

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

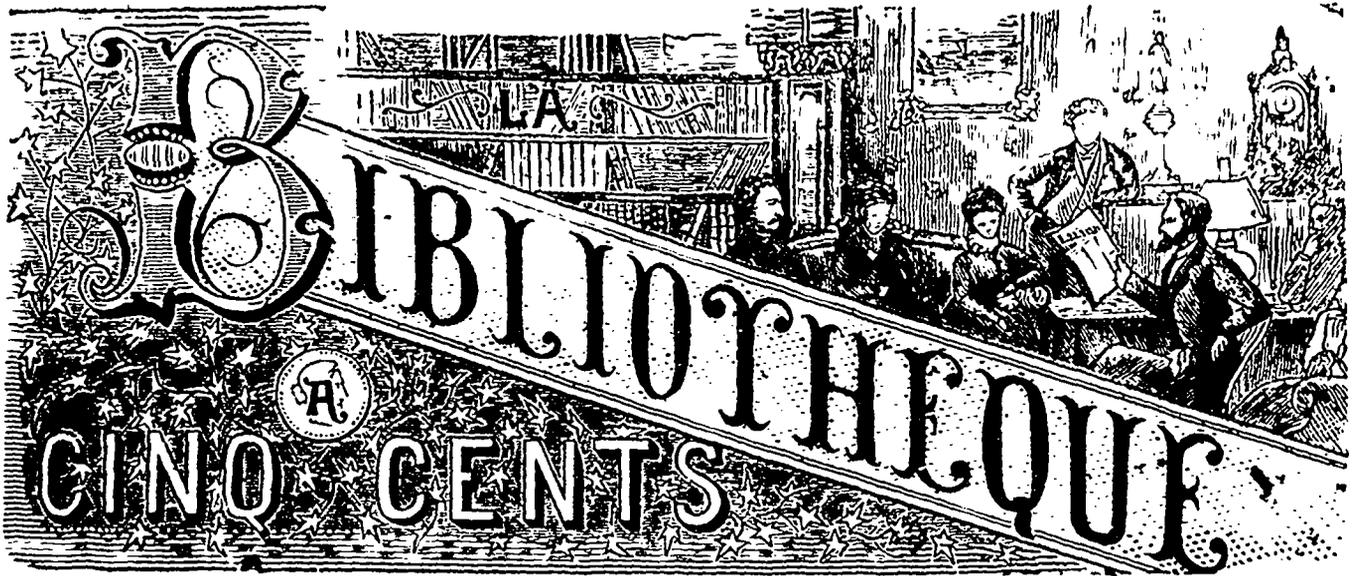
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |   |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur  |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées  |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence  |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input checked="" type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE & CIE., 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN  
\$2.50 }

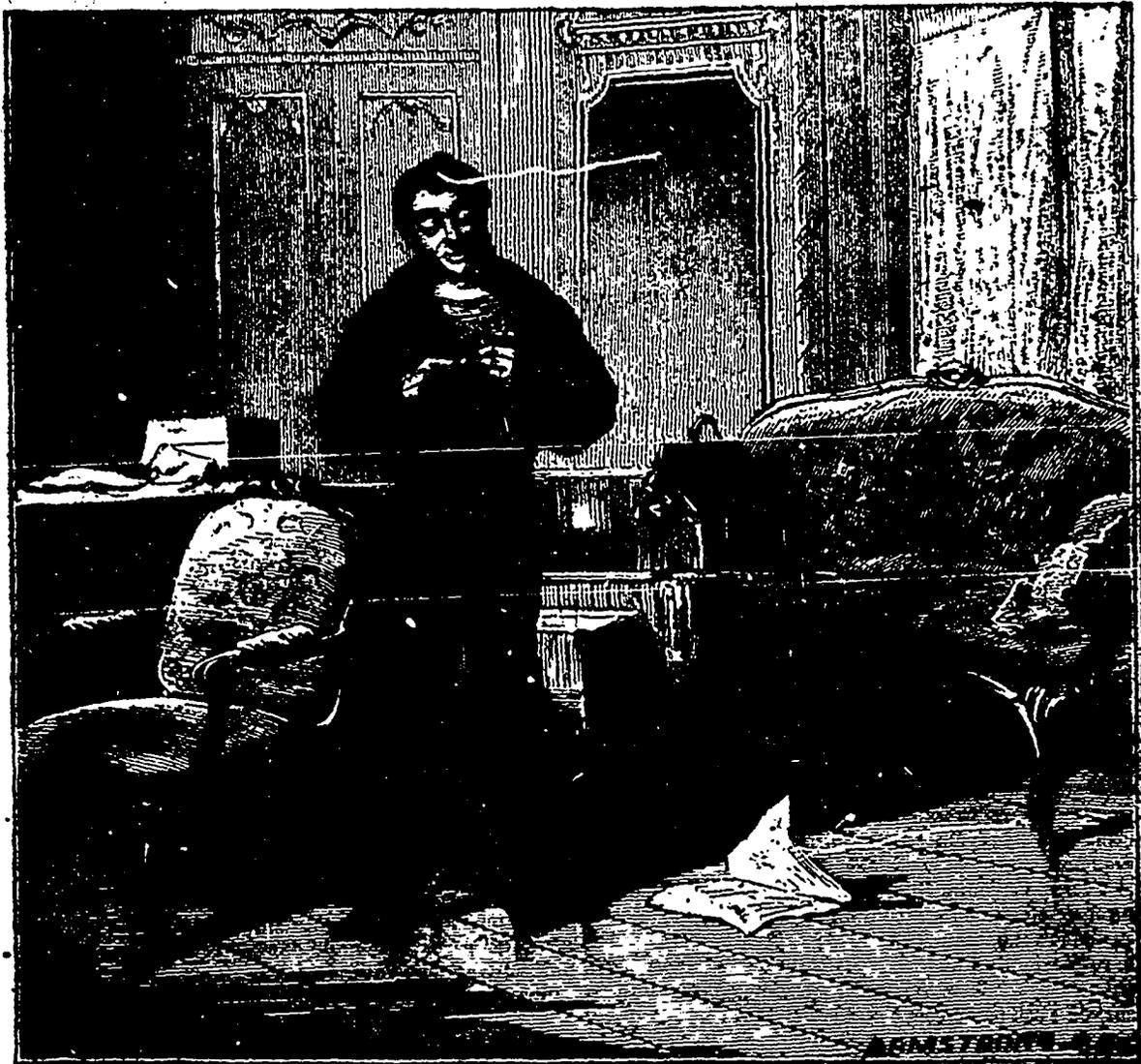
MONTREAL, 14 JUILLET 1887

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 14

## L'ACHAT DE LA MAISON DES FOLLES

Sixième Série du MÉDECIN DES FOLLES - par Xavier de Montépin



Cet écrou, muni de deux rivets d'acier, venait de se détacher de la crosse du revolver.

## L'Achat de la Maison des Folles

SIXIÈME SÉRIE DU "MÉDECIN DES FOLLES"

I

UNE CONSULTATION

—Une exécution capitale !... Une mort violente sur l'échafaud !... répéta le jeune médecin.

—Oui... fit Paula Baltus, Eh bien ?

—Eh ! bien, mademoiselle, répondit Georges en s'efforçant de reprendre son sang-froid, il peut arriver que la *lypémanie* éclate d'une manière soudaine à la suite d'un choc moral imprévu, d'une émotion terrible, sans qu'aucun prodrome se soit manifesté à l'avance, sans qu'aucune incubation ait paru préparer l'écllosion de la maladie, mais ce mode d'invasion foudroyante est une très rare et ne fait que fortifier la règle générale... Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la vue du hideux spectacle dont vous parlez n'amènerait la folie subite que si le supplicié était, soit un parent, soit une personne chère...

Paula écoutait Georges avidement.

Ses grands yeux pleins d'éclairs, fixés sur le jeune homme, semblaient guetter chaque parole qui s'échappait de ses lèvres.

—Ainsi, reprit-elle, une femme, voyant tomber sur l'échafaud la tête d'un membre de sa famille qu'elle ne sait même pas accusé, pourrait devenir folle ?...

—Dans ce cas, cela n'est pas douteux.

—Ah ! s'écria mademoiselle Baltus, je ne m'étais donc pas trompée ?

Elle ajouta :

—Et cette femme, ainsi frappée de folie, peut-elle guérir ?

—Elle peut guérir, oui...

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument sûr.

—Quel serait le traitement à suivre ?

—Il en existe plusieurs qui sont en ce moment l'objet de mes études... Je dois ajouter qu'avant de prendre un parti à cet égard, il serait indispensable de suivre les évolutions de la maladie et de se rendre compte de la nature des hallucinations du sujet.

—Je comprends cela... Docteur, un dernier mot... Si je recourais à vous pour soigner une folle et pour tenter sa guérison, consentiriez-vous à m'assister ?

—De tout mon cœur et de toutes mes forces, mademoiselle.

—Merci, docteur... Je suis heureuse de savoir que, le cas échéant, je pourrais compter sur vous.

Paula quitta son siège.

Elle se disposait à se retirer.

Georges l'arrêta.

—Permettez-moi de vous adresser à mon tour une question, mademoiselle, dit-il.

—Faites, docteur.

—Quel âge a la malade de qui vous me parlez ?

—Je ne puis vous répondre... C'est une femme jeune encore, voilà tout ce que je sais...

—Vous ne la connaissez donc point personnellement ?

—Non, docteur... Cela vous semble étrange, n'est-ce pas ?

—Oui, mademoiselle, et plus étrange encore que vous ne le croyez... s'écria le médecin.

—Pourquoi ?

—Figurez-vous que depuis quelques jours j'étudie un fait absolument semblable à celui qui vous occupe... Il s'agit également d'une femme, et sa folie a la même cause...

—La même cause ? répéta Paula Baltus.

—Identiquement.

—Quoi ! s'écria la jeune fille. Vous connaissez une femme dont la raison s'est égarée en face d'un échafaud ?...

—Oui, mademoiselle.

Paula ne respirait plus.

Elle reprit :

—Docteur, où s'est passé cela ?

—Ici même... le jour...

Georges s'interrompit, hésitant à rappeler un souvenir funeste.

—Le jour où l'assassin de mon frère a payé sa dette à la justice, n'est-ce pas ? achova mademoiselle Baltus.

Le docteur fit un signe affirmatif.

—Ah ! continua fiévreusement la jeune fille, tout s'explique ! La même personne nous occupe l'un et l'autre... C'est au sujet de cette femme que je venais éclaircir mes doutes... Mais alors, docteur, puisque cette infortunée vous est connue, vous savez où elle est... Vous allez me l'apprendre, et je pourrai la voir...

—Hélas ! mademoiselle, je ne suis pas mieux renseigné que vous...

—Comment ?

—J'ignore où se trouve en ce moment la malade dont tous les deux nous souhaitons la guérison...

Paula fit un geste de découragement.

—Cette femme, reprit-elle, logeait à Melun, je le sais, à l'hôtel du *Grand-Cerf*, sur la place Saint-Jean.

—Oui, mademoiselle. Elle est arrivée ici très souffrante, à la suite d'un long voyage, et je lui donnais des soins avant sa folie...

—Vous lui donniez des soins ! Mais alors, vous savez qui elle est ?

—Assurément.

—Elle se nomme ?...

—Madame Delarivière...

En entendant ce nom, Paula sentit tout le sang de ses veines refluer vers son cœur.

Elle devint pâle comme une morte, elle chancela et fut au moment de tomber à la renverse.

Georges la soutint.

—Mademoiselle ! s'écria-t-il, qu'avez-vous ?

—Madame Delarivière... répéta Paula d'une voix sourde et brisée. La femme du banquier de New-York !... La mère d'Edmée !

—Oui, mademoiselle... Mais d'où vient ce trouble ? pourquoi cette agitation ? murmura le docteur, non moins troublé lui-même et non moins agité que Paula.

—Est-ce bien possible ? poursuivit la jeune fille. Ne vous trompez-vous point ! Ne sommes-nous pas tous deux le jouet d'une erreur... d'une ressemblance de nom ?

—Je vous ai dit la vérité, mademoiselle, et certes aucune erreur ne saurait avoir lieu.

Paula reprit avec une sorte de délire :

—Ah ! que vous aviez bien raison, et comme tout cela est étrange ! Ainsi donc mes pressentiments ne me trompaient pas ! Je devinais que cette inconnue devait se mêler à ma vie et prendre une influence terrible sur ma destinée... Docteur, nous retrouverons madame Delarivière, il le faut ! et vous lui rendrez la raison...

—Où la chercher, mademoiselle ? répliqua Georges tristement. M. Delarivière est parti pour New-York...

—Et ! qu'importe ?... Je lui écrirai... Il me dira où est sa femme...

—Songez-y, mademoiselle, une effroyable douleur de famille a frappé ce malheureux vieillard... Sans doute il veut cacher à tous le secret de son chagrin... Avons-nous le droit d'intervenir ?...

—Pourquoi non ? répondit impérieusement Paula. Son secret m'appartient aussi bien qu'à lui ! Je n'ai pas seulement le désir, j'ai le droit de venger mon frère et, pour arriver à la vengeance, il faut que cette femme soit guérie !...

Georges écoutait mademoiselle Baltus comme on écoute dans un rêve, et s'étonnait de sa transfiguration soudaine.

—Je ne vous comprends pas... balbutia-t-il.

—Vous allez me comprendre... Frédéric a été assassiné peut-être par le misérable dont la tête est tombée sur la place Saint-Jean, mais j'affirme que cet homme n'agissait pas seul... j'affirme qu'il avait un complice... Le condamné n'était qu'un

instrument avoué, poussé au crime par une volonté plus forte que la sienne... Je veux savoir ! Il me faut le nom du décapité pour arriver au nom du vrai coupable !

— Comme vous, mademoiselle, répondit le médecin, comme vous, et depuis longtemps, j'ai soupçonné l'existence d'un complice... J'irai plus loin, j'ai cru à l'innocence absolue du malheureux frappé par la justice... Mais je me demande quel lien vous semble possible entre ce malheureux et madame Delarivière...

— Ne m'avez-vous point dit vous-même tout à l'heure que cette pauvre femme ne serait pas devenue folle si l'homme exécuté sous ces yeux avait été un inconnu pour elle ?...

— J'ignorais alors qu'il fût question de la femme du banquier. Madame Delarivière, au moment de l'exécution, se trouvait depuis plusieurs jours dans un état fébrile qui, joint à une sensibilité nerveuse excessive et surexcitée encore par la souffrance, me paraissait constituer les symptômes prémoniteurs du mal qui l'a frappée, et modifiait la situation du tout au tout.

— C'est possible, docteur, mais il se peut aussi qu'elle ait trouvé dans le condamné soit un parent, soit une personne qui lui était chère...

— Encore une fois, mademoiselle, comment admettre des rapports antérieurs, de parenté ou d'affection, entre une femme riche, heureuse, entourée de la considération générale, et un malheureux sans asile, plongé dans la misère et presque couvert de haillons ?

— Tout peut s'expliquer par ces trois mots : *Secrets de famille*...

— J'en conviens...

— Enfin, docteur, supposons madame Delarivière guérie, grâce à vous... Pourrait-elle se souvenir de la cause qui a déterminé sa folie ?

— Sans doute, mais il serait dangereux de la lui rappeler... surtout dans les premiers temps de la guérison...

— Et plus tard ?

— Plus tard, il deviendrait peut-être possible de la questionner sans qu'une rechute soit à craindre...

— Eh ! docteur, la patience ne me manquera pas, pourvu que l'espoir de la réussite ne soit permis... Songez-y donc !... Si madame Delarivière, rendue à la raison, peut nous apprendre le nom du condamné, nous aurons un point de départ nécessaire à nos recherches... Nous tiendrons le fil conducteur et, en même temps que nous vengerons mon frère, nous arriverons peut-être à réhabiliter celui qui, s'il est innocent, a payé de sa tête le crime d'un autre !

## II

### UNE REQUÊTE À RÉFAIRE.

— Vous avez raison, mademoiselle, je le pense... répliqua Georges Vernier. Moi aussi je crois fermement que le condamné n'était pas seul coupable ; mais ce que la justice n'a pas fait, vous sera-t-il possible de le faire ?

— Dieu aidant, je le ferai ! répliqua Paula Baltus. Ne doutez point de cela ! N'en doutez pas plus que de l'amour qu'Edmée vous inspire...

En entendant ces paroles, le jeune médecin tressaillit et se demanda s'il était bien éveillé.

— Ah ! mademoiselle, balbutia-t-il, qui vous a révélé le secret de mes douleurs et de ma folie ?

— Edmée elle-même, monsieur Georges... S'illusionnait-elle donc en se croyant aimée ?...

— Non, elle ne s'illusionnait point !... J'aime mademoiselle Delarivière, ou plutôt je l'adore de toutes les forces de mon âme, mais, hélas ! sans espoir...

— Pourquoi sans espoir ?... En échange de votre amour, Edmée vous a donné le sien...

— Vous l'a-t-elle dit ?...

— Non, mais elle me l'a laissé comprendre... Il est bien des choses qu'une femme devine, sans qu'il soit besoin de les lui dire...

— Si vous saviez comme vous me rendez heureux ! s'écria Georges, en joignant les mains.

— Tant mieux, car vous mériterez votre bonheur par votre dévouement... Nous retrouverons madame Delarivière... Votre conscience et vos soins la guériront, et vous épouserez l'enfant adorable à qui vous aurez rendu sa mère...

— Quel beau rêve !

— C'est un rêve que nous changerons en réalité...

Mademoiselle Baltus ajouta, en tendant la main à Georges :

— Vous êtes mon allié, n'est-ce pas ? Je peux compter sur vous ?

— Ah ! vous le savez bien ! répliqua Georges en serrant avec effusion la jolie main qui s'offrait à lui.

Paula poursuivit :

— Je vais écrire à M. Delarivière.

— Ne vaudrait-il pas mieux télégraphier ? interrompit le docteur.

— Non, et voici pourquoi : M. Delarivière tient certainement à garder le secret du malheur qui le frappe. Or, une dépêche, si mesurée qu'en soient les termes, apprendrait à des tiers ce qu'il veut qu'on ignore. J'écrirai. Ce ne sera qu'un retard de quelques jours, car je lui demanderai de me répondre télégraphiquement... Il suffira d'un mot, d'une adresse... Aussitôt que nous connaîtrons l'asile de madame Delarivière, nous irons l'y chercher et nous l'emmènerons avec nous.

— L'emmener avec nous... répéta Georges. Hélas ! mademoiselle, c'est impossible !...

— Pourquoi ?

— Où recueillir, où soigner la malheureuse femme ?...

— Chez vous ou chez moi, ce me semble... Je ne vois pas d'obstacle...

— C'est que vous ignorez la loi... Elle est précise, mademoiselle... Elle nous interdit à l'un comme à l'autre de garder dans notre demeure une personne atteinte d'aliénation mentale, si l'état de cette personne présente ou peut présenter d'un moment à l'autre un péril pour ceux qui l'approchent... Or d'après ce que j'ai su de l'état de madame Delarivière au début de la folie, il y a certainement du délire, et ce délire doit amener des crises dangereuses... C'est donc par prudence que la loi ordonne de maintenir les aliénés, soit dans des établissements publics à ce destinés, soit dans des maisons de santé particulières.

— Je le répète, s'écria mademoiselle Baltus, où est l'obstacle ? Vous achetez une maison de santé, voilà tout, et nous y conduisons madame Delarivière.

Georges baissa la tête et ne répondit pas.

Pendant une ou deux secondes la jeune fille s'étonna de son silence et de son embarras, puis elle comprit brusquement.

— Cher docteur, poursuivit-elle d'une voix douce et d'un ton affectueux, en vous disant tout à l'heure que je comptais absolument sur vous, cela sous-entendait que vous deviez compter absolument sur moi... Je vous ouvre sur ma fortune un crédit illimité... C'est en semant de l'or sur la route que nous arriverons au but... Achetez une maison de santé... Mon banquier payera comptant...

— Ce sera très cher, mademoiselle...

— Peu importe... je suis très riche.

— Je vous obéirai, mademoiselle... Dès demain je me mettrai en quête d'un établissement que son directeur consente à céder... Maintenant il s'agit de bien nous entendre sur tous les points.

— Ce sera facile...

— La guérison de madame Delarivière doit être, n'est-ce pas, notre principal objectif ?

— Sans doute, puisque j'ai la conviction que nous apprendrons par elle le nom du condamné...

— Peut-être n'aurons-nous pas besoin d'elle pour cela...

Paula fit un mouvement de surprise.

— Comment ? s'écria-t-elle. Que voulez-vous dire, docteur ? Expliquez-vous !

— Je vais le faire, mademoiselle, mais sans affirmer rien...

Nous sommes en face d'une probabilité et non d'une certitude... Voici les faits...

Et Georges raconta à mademoiselle Baltus ce que lui avait raconté son père relativement au conducteur de travaux blessé en Savoie par l'explosion d'une mine.

—Est-il possible que ce soit le même homme ? murmura la jeune fille lorsqu'il eut achevé.

—Je saurai à quoi m'en tenir à cet égard, dusse-je aller à Millerie pour me renseigner... reprit le docteur. Admettons que j'apprenne le nom et que j'obtienne la preuve de l'identité... Quel parti comptez-vous tirer de cette découverte, et comment on ferez-vous le point de départ de vos recherches ?

—Connaissant le nom, répondit Paula, je m'adresserai à la police qui découvrira le lieu de naissance... Malgré ses dénégations cet homme doit avoir une famille dont j'achèterai s'il le faut les révélations... Le portefeuille de mon frère, trouvé sur le condamné, aurait dû contenir les quinze mille francs touchés le même jour par Frédéric chez son banquier... Quo sont devenus ces quinze mille francs ? L'homme ne les a-t-il pas remis à quelque parent, soit en en indiquant la provenance de vive voix, soit en les accompagnant d'un mot d'envoi... Je doublerai, je triplerai au besoin la somme, et le parent dira la vérité... Que pensez-vous de ce plan, docteur ?

—Vous voulez savoir ma pensée tout entière, mademoiselle ?

—Oui, certes !

—Eh bien ! votre plan ne repose que sur des hypothèses, et le succès me paraît problématique...

—Avez-vous mieux ?

—Oui, je le crois...

—Parlez vite !...

—Au cours du procès j'ai été frappé de certaines choses dont la justice ne m'a point paru apprécier l'importance, capitale selon moi...

—Quelles choses ?

—D'abord, et avant tout, le revolver abandonné ou perdu sur le lieu du crime... Ce revolver, dont le tribunal s'est préoccupé médiocrement, me semble devoir nous conduire à la découverte de la vérité... Comment Pierre, un misérable sans ressources, possédait-il une arme de prix ? De quels ateliers sortait cette arme ? La crosse portait les traces d'un écusson. Cet écusson, gravé sans doute aux initiales du vrai propriétaire, a disparu, mais peut-être ne serait-il point impossible de retrouver le graveur...

—C'est vrai... murmura Paula Baltus.

—On s'est préoccupé de façon exclusive du mutisme de l'accusé ; continua Georges, on s'est efforcé de lui arracher des aveux et, tandis qu'on échouait de ce côté, on négligeait des investigations bien autrement utiles.

—C'est vrai, répéta la jeune fille.

—Croyez-vous, mademoiselle, que vous puissiez obtenir du parquet le revolver dont le meurtrier a fait usage ?

—Peut-être... Nous le tenterons du moins... Si vous voulez, docteur, nous irons ensemble, aujourd'hui même, trouver le procureur de la République...

—Je suis à vos ordres... Mais ce n'est pas tout... A peine s'est-on préoccupé du chèque falsifié dont il a été question au procès, et qui n'a pas été retourné pas plus que les quinze mille francs... Savez-vous, mademoiselle, si votre malheureux frère soupçonnait l'auteur du faux commis à son préjudice ?

—Mon frère ne s'en est point expliqué avec M. Lefebvre, son banquier... et moi je ne l'ai pas revu vivant...

—Eh bien, ce chèque, le faussaire seul avait un intérêt immense à l'arracher à M. Baltus ; or l'homme exécuté ne pouvait être ce faussaire... Son bras paralysé le démontrait surabondamment.

—Donc le condamné n'était pas coupable, ou du moins n'était qu'un complice... s'écria Paula Baltus.

—C'est notre conviction à tous deux.

En ce moment on frappa dorechef à la porte du cabinet.

Georges se hâta d'ouvrir ; la vieille gouvernante parut sur le seuil,

—Que voulez-vous, Madeleine ? lui demanda-t-il.

—Monsieur le docteur, c'est une lettre... Le facteur vient de l'apporter à l'instant.

—Donnez...

Au moment où le jeune homme toucha la lettre, ses mains trébülèrent et son cœur se mit à battre violemment.

Il lut la suscription.

L'écriture, mince et fine, véritables pattes de mouche, évidemment féminines, lui était inconnue.

L'enveloppe portait le timbre de la poste de Saint-Mandé. Les battements du cœur de Georges s'accéléraient encore.

—Vous permettez, mademoiselle ? demanda le jeune homme à Paula.

—Certes ! répondit-elle. Je permets.

Georges déchira l'enveloppe.

Sous cette enveloppe se trouvaient deux plis.

Le premier qu'il ouvrit contenait ces lignes :

" Monsieur le docteur,

" Avec l'autorisation de madame la directrice, je vous envoie la lettre ci-jointe qui m'était adressée et qui vous intéresse."

Ce billet laconique portait la signature de Marthe de Ronceray.

Georges le jeta sur la table et prit vivement la seconde lettre.

Elle était d'Edmée, nos lecteurs l'ont déjà comprise, et Frantz Rittner, après un examen préalable, avait pris soin de la mettre à la poste, nous le savons.

Le docteur dévora les tristes épanchements de la jeune fille.

En lisant ces phrases où la pauvre enfant peignait ses angoisses, ses épouvantes et ses souffrances, Georges sentait son cœur se serrer et ses yeux se remplir de larmes.

Une mortelle pâleur couvrait ses joues. Ses mains trébülèrent.

Paula suivait avec anxiété ces changements de la physionomie mobile du jeune homme.

Lorsqu'il eut achevé, il se laissa tomber sur un siège et ses sanglots, longtemps contenus, éclatèrent.

—Docteur, lui demanda mademoiselle Baltus, ne trouvez point indiscret, je vous en prie, une question dictée par l'intérêt le plus vif ! Quelle nouvelle affligeante venez-vous donc de recevoir ?

Pour toute réponse Georges tendit la lettre à sa visiteuse, en lui disant :

—Lisez, mademoiselle.

Paula courut à la signature.

—D'Edmée !... s'écria-t-elle, et datée de Paris ! Elle n'est donc point partie ?...

—Lisez... répéta Georges.

La sœur de Frédéric lut à son tour ces lignes désolées, et à son tour fut envahie par une émotion non moins puissante que celle du docteur.

—Pauvre enfant !... pauvre enfant ! murmura-t-elle en essuyant ses yeux.

—Et pas un indice ! reprit Georges. Rien qui nous indique l'endroit où elle se trouve !... Ne vous semble-t-il pas comique à moi que ce silence sur le lieu de sa retraite est inquiétant ? Cette lettre est celle d'une prisonnière...

—C'est vrai, mais on peut délivrer les prisonniers...

—Oui... quand on connaît leur prison...

—Nous saurons découvrir cette retraite, reprit Paula.

—Ah ! fit Georges avec un immense découragement, c'est chercher l'impossible.

—Allons, docteur, s'écria Paula, ne vous laissez point abatre ainsi ! La volonté ferme triomphe de tous les obstacles... Edmée vous aime... Son amour la soutiendra... Rien ne vous prouve d'ailleurs qu'un danger la menace... Quelque soit le lieu de sa retraite, M. Delarivière le connaît certainement... Il n'aurait point laissé sa fille en péril... Edmée, sans doute est auprès de sa mère...

—Peut-être, en effet, balbutia Georges.

—Ayons confiance, docteur, nous chercherons et nous les retrouverons.

—Hélas ! mademoiselle, répliqua Georges, il me faut répéter ce que je vous disais tout à l'heure... c'est chercher l'impossible !

—Pourquoi ?

—Les maisons de santé sont nombreuses à Paris et dans les environs.

—Qu'importe ?

—Nous ne pouvons aller de l'une à l'autre et interroger.

—Si pourtant ce moyen devait réussir... ce ne serait qu'une question de temps.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, il y a un autre obstacle bien plus insurmontable.

—Lequel ?

—Une maison de santé renferme des douleurs, des mystères, des secrets de famille dont le médecin qui les dirige est dépositaire... Nous pourrions interroger ce médecin, mais nous le ferions vainement... le devoir professionnel lui défend de nous répondre...

—Vous avez raison, je vous comprends... fit mademoiselle Baltus en baissant la tête. Que faire donc ?

—Attendre le résultat de la lettre que vous allez écrire à M. Delarivière.

—Et, reprit la jeune fille, commencer immédiatement notre enquête sur un autre point. M'accompagnez-vous au parquet ?

—Oui, mademoiselle, et si nous pouvons obtenir qu'on vous remette le revolver du meurtrier, nous aurons peut-être fait un grand pas.

Le docteur prit son chapeau et suivit l'orpheline.

Arrivés au Palais de justice, Paula et Georges écrivirent leurs noms sur un carré de papier qu'un huissier porta au procureur de la République.

Le magistrat les connaissait l'un et l'autre et donna l'ordre de les introduire sur-le-champ.

La visite de mademoiselle Baltus, en compagnie du docteur Vernier, l'intriguait beaucoup. Il éprouvait d'ailleurs pour la jeune fille la plus vive et la plus respectueuse sympathie, et professait une haute estime à l'endroit du médecin.

Il s'était levé au moment où s'ouvrait la porte de son cabinet. Il avança lui-même un siège à l'orpheline et, du geste, invita Georges à s'asseoir.

—Qui me procure, mademoiselle, l'honneur inespéré de votre visite ? fit-il.

—Je viens solliciter de vous un service, monsieur... un grand service... répondit Paula.

—Je serais trop heureux de me mettre à vos ordres... Veuillez vous expliquer...

—Je crois savoir, monsieur, que la coutume est de vendre publiquement, à des époques fixes, au profit de l'Assistance publique, les pièces à conviction soumises au jury, et j'ose vous demander, monsieur, si vous ne pourriez pas me mettre à même de posséder, avant la vente, un des objets qui ont figuré dans le procès du meurtrier de mon pauvre frère...

—Malheureusement, mademoiselle, répliqua le procureur de la République, il existe un règlement qui interdit de retirer du greffe un seul de ces objets avant une année révolue à partir du jour du pourvoi de l'accusé, s'il y a eu une condamnation, ou du jour de l'acquiescement.

—Sans doute, monsieur, reprit Paula, mais l'accusé ayant subi sa peine, ne pensez-vous pas qu'il vous serait possible de me satisfaire en donnant au règlement une interprétation un peu large ?

Le magistrat sourit.

—Le cas ne serait peut-être pas bien grave, en effet... dit-il. Quelle est la pièce à conviction que vous désirez obtenir ?...

—Le revolver de l'assassin...

Le procureur de la République ne put réprimer un geste d'étonnement.

—Le revolver de l'assassin ! répéta-t-il.

—Oui, monsieur...

—Si vous me demandiez, à titre de souvenir cher et sacré, une chose ayant appartenu à la victime... à votre frère... je le comprendrais... Mais l'arme encore souillée du sang répandu par un misérable !... Vous me permettez d'être surpris de votre requête...

—En l'accueillant, monsieur, vous me rendrez un immense service... murmura la jeune fille.

—Expliquez-moi du moins, mademoiselle, quel prix vous attachez à la possession de cette arme... Que voulez-vous en faire ?

—Approfondir grâce à elle, si je le puis, un mystère insoufflable jusqu'à ce jour... Trouvez et vous livrez le complice de l'homme qui a tué mon frère...

Le magistrat regarda mademoiselle Baltus avec stupeur.

La fermeté de l'accent de la jeune fille ne l'étonnait pas moins que la hardiesse de sa réponse.

—Étrange prétention que la vôtre, mademoiselle ! s'écria-t-il. La justice a fait son devoir, comme toujours... Les recherches ont été longues et patientes...

—Oui, monsieur, mais quels que soient son zèle et son amour du vrai, la justice n'est point infallible... Trompés par des apparences que je crois fausses, les juges ont négligé des détails d'où la lumière, selon moi, pouvait et devait jaillir.

—Pourquoi, mademoiselle, pendant les débats, alors qu'il en était temps encore, n'avez-vous point signalé ces détails à l'attention du ministère public ?...

—Il aurait fallu les connaître, et je les ignorais... D'ailleurs, pendant les débats, et vous le comprenez sans peine, je ne pouvais que m'absorber tout entière en un désespoir qui, paralysant ma pensée, ne me laissait que la faculté de souffrir.

—Certes, je le comprends, mais vous pouvez m'apprendre aujourd'hui à quels détails vous faites allusion...

—M. le docteur Vernier va vous l'expliquer, monsieur...

Georges prit la parole et énuméra les diverses remarques fait par mademoiselle Baltus et par lui-même au sujet du chèque falsifié et du revolver, arme de luxe et d'une assez grande valeur dont un mendiant vagabond ne pouvait être le propriétaire légitime.

Le langage clair et concis, la logique inattaquable du jeune médecin, frappèrent le magistrat.

—Enfin, reprit-il quand Georges eut achevé, vous avez résolu de tenter quelque chose... Quoi ?

—L'impossible, monsieur !...

—Ce n'est pas répondre... Quel est votre plan ?

—Le voici.

Et le docteur expliqua brièvement de quelle façon mademoiselle Baltus et lui comptaient procéder.

Sa conviction prenait pour s'exprimer des formes si communicatives que le procureur de la République, vivement impressionné, s'écria :

—En vérité, monsieur, tout cela est effrayant ! Et vous pensez guérir la jeune femme dont vous me parlez ? ajouta-t-il.

—Je la guérirai, je l'affirme...

—Mon assistance peut-elle vous être utile ?

—Elle nous serait assurément précieuse, mais nous préférons en décliner l'offre, agir avec nos propres forces et assumer sur nous seuls toute la responsabilité d'un échec.

—Soit ! mais sachez bien que si plus tard vous recourez à moi, votre premier appel me trouvera prêt à vous venir en aide.

—Merci, monsieur, répondit Georges.

### III

#### PROJETS DE FUITE.

Pendant les deux ou trois secondes qui suivirent ces paroles échangées, le procureur de la République, semblant oublier qu'il n'était pas seul, cacha son visage soucieux entre ses mains unies et s'absorba dans une rêverie profonde.

—Si l'on avait condamné un innocent... murmurerait-il d'une façon presque inconsciente. Si la tête d'un martyr était tombée sur l'échafaud... Quelle effroyable chose, et quels rêves

désormais hanteraient mon sommeil ! Oh ! justice... justice... ne serais-tu qu'un mot ?

Puis, relevant le front et chassant ses idées noires, il traça quelques lignes sur une feuille de papier portant l'en-tête et le timbre du parquet, et il tendit cette feuille à Paula.

— Avec ceci, mademoiselle, lui dit-il en même temps, on vous donnera, au greffe du tribunal, le revolver que vous désirez...

Paula prit le précieux papier et remercia d'une voix émue.

— Que Dieu vous conduise et vous protège, mademoiselle ! poursuivit le magistrat. Et, si vous êtes dans le vrai chemin, qu'il vous fasse arriver au but, quelque humiliation et quelque remords qu'il en doive résulter pour moi !...

Il serra la main de la jeune fille, celle de Georges Vernier, et les deux visiteurs se rendirent au greffe.

Là on remit à Georges l'arme meurtrière, à la possession de laquelle il attachait une si grande importance.

— Vous écrirez aujourd'hui même à M. Delarivière à New York, n'est-ce pas, mademoiselle ? demanda-t-il à Paula au moment de la quitter.

— Dès ce soir, répliqua la jeune fille, et vous, docteur, vous vous occuperez de trouver, soit une maison de santé à vendre, soit un local convenable dans lequel vous pourrez en installer une...

— Comptez-y, mademoiselle, je ne perdrai ni un jour ni une heure, ce qui ne m'empêchera pas de commencer mes recherches et de tâcher d'apprendre, même avant d'avoir retrouvé et guéri madame Delarivière, quel était le conducteur des travaux de Mellerie...

— Bien, docteur... Vous savez que ma maison vous est sans cesse ouverte et que ma fortune entière est à votre disposition pour notre œuvre commune.

Les deux jeunes gens se séparèrent.

Mademoiselle Baltus, regagnant sa villa des bords de la Seine, écrivit une longue lettre au banquier franco-américain et fit porter cette lettre à la poste.

Georges Vernier, une fois chez lui et enfermé de nouveau dans son cabinet de travail en face de ces livres ouverts qui traitaient de la folie sous toutes les formes, crut qu'il venait de faire un songe.

Le revolver placé sur son bureau, sous ses yeux, lui prouva qu'il ne rêvait pas...

Oui, mademoiselle Baltus était venue le trouver avec une admirable confiance, et maintenant il était l'allié de la jeune fille, il avait accepté sa part dans l'œuvre de haine et de vengeance... et il tiendrait sa parole... il accomplirait sa tâche... il guérirait Jeanne... il aiderait Paula à retrouver l'assassin de son frère...

Tout à coup son front se plissa.

Une pensée sinistre traversait son esprit.

— Mais si Jeanne, guérie par moi, murmura-t-il avec épouvante, désignait comme appartenant à sa famille, ainsi que le croit Paula, l'homme qu'on a condamné à mort, M. Delarivière me pardonnerait-il d'avoir été l'involontaire instrument du déshonneur infligé au nom de sa femme?... Je ne veux pas penser à cela!... Je veux croire que c'est impossible ! Oui, le supplicié était innocent, et nous réhabiliterons sa mémoire...

Le tempête continuait cependant sous le crâne du docteur. Les idées s'y heurtaient, fiévreuses et confuses.

Il poursuivit :

— Quel abîme!... Edmée à Paris... isolée... souffrant de son isolement... malade... en danger peut-être... et ne rien pouvoir!! Ah! c'est à en devenir fou!... Mais non! voyons... du calme! Les faibles seuls se laissent abattre, et je veux être fort!... Edmée m'aime... Paula me l'a dit... la lettre d'Edmée à son amie me l'a dit mieux encore... Je ne peux pas douter... Son amour la soutiendra... Quand on aime on veut vivre... Je la trouverai... Allons je suis enchaîné à une sainte cause... il faut travailler sans relâche... Le bonheur est au bout!!

Les yeux de Georges tombèrent sur le revolver placé devant lui.

Il le prit et l'examina avec un redoublement d'attention.

— C'est là, dit-il ensuite en touchant du doigt la crosse de l'arme, c'est là qu'est la preuve cherchée contre le criminel inconnu, c'est de là que jaillira la lumière!!

Et il demeura plongé dans ses réflexions.

Son esprit surexcité cherchait le mot de l'énigme sombre...

Tandis que Georges Vernier et Paula Baltus signaient à Melun les préliminaires du traité d'alliance connu de nos lecteurs, Edmée ne perdait point de vue le projet presque irréalisable dont nous avons vu le premier germe poindre dans sa jeune tête.

Ce projet assiégeait d'autant plus sa pensée de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure, que maintenant Frantz Rittner lui causait une sérieuse épouvante.

La jeune fille s'imaginait, — et nous savons qu'elle n'avait pas tort, — avoir vu le médecin des folles jeter à plus d'une reprise sur sa pensionnaire des coups d'œil de mauvais augure, des regards empreints d'une étrange haine que, malgré son hypocrisie, il ne parvenait point à dissimuler.

Edmée, en conséquence, avait résolu d'arracher sa mère à la maison de santé d'Autouil et de la conduire à Melun chez Georges Vernier.

— Georges m'aime et, Georges est savant, — pensait-elle. — Son amour, doublé de sa science, ne saurait manquer de guérir ma mère.

Assurément cette logique doit paraître infantine, et cependant Edmée ne se trompait peut-être pas, puisque nous avons entendu Georges affirmer à Paula qu'il se sentait capable de rendre la raison à Jeanne Delarivière.

Edmée n'oubliait point les recommandations et les volontés de son père, mais la nouvelle et inquiétante attitude du médecin des folles lui semblait justifier et rendre légitime une désobéissance,

Un danger nouveau menaçait sa mère... — Il fallait, avant toutes choses et malgré les ordres contraires, soustraire Jeanne à ce péril que le banquier n'avait pu prévoir.

Donc Edmée combinait une fuite. — L'idée de cette fuite était parfaitement arrêtée dans son esprit; mais, pour passer du projet à l'exécution, il y avait tout un monde de difficultés à vaincre, et quelques-unes d'entre elles semblaient insurmontables.

Edmée, dans l'exaltation de son dévouement filial, les regardait en face et ne se décourageait pas.

Sortir de la maison de santé avec sa mère en plein jour, par la porte principale, il n'y fallait point songer. — Tromper la surveillance de concierges largement payés, et certains de perdre leur place à la première négligence dont ils se rendraient coupables, était évidemment impossible.

Comment trouver un moyen d'évasion ingénieux et pratique ?

La jeune fille se mettait l'esprit à la torture.

Enfin une inspiration lui vint.

Deux ou trois fois, en promenant sa mère dans le parc, elle avait vu le docteur Rittner ouvrir la porte qui donnait sur le chemin de ronde.

Elle croyait à l'existence, dans la muraille de ce chemin de ronde, d'une autre porte conduisant au dehors, du côté opposé à l'entrée principale.

Cela semblait en effet probable, pour ne pas dire certain, mais n'était cependant qu'une supposition dont il importait de contrôler l'exactitude.

Mlle Delarivière descendit seule au jardin.

Elle se dirigea vers cette tonnelle de verdure où nous avons vu Jeanne la couronner de fleurs, et en face de laquelle s'ouvrait la porte du chemin de ronde.

Une fois sous la tonnelle, Edmée sonda du regard toutes les allées, afin de s'assurer qu'elle se trouvait bien seule dans le parc en ce moment.

Convaincue que personne ne pouvait la voir, elle se dirigea vers la porte qu'elle s'attendait à trouver fermée.

Elle ne se trompait point. Le bouton de la serrure résista sous sa main.

La jeune fille se pencha pour examiner de près cette serrure, supposant que peut-être une des clefs qui se trouvaient en sa possession, et dont elle avait eu soin de se munir, pourrait s'y adapter et faire jouer le pêne.

Elle tressaillit tout à coup et changea de visage.

Un bruit de pas retentissait dans le chemin de ronde, de l'autre côté du mur.

A ce bruit succéda le grincement d'une clef dans la serrure que la jeune fille examinait.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour ne point être surprise.

Edmée se rejeta vivement en arrière, glissa dans sa poche les clefs qu'elle tenait à la main et se mit à cueillir des fleurs comme pour en composer un bouquet.

La porte tourna sur ses gonds.

Mlle Delarivière s'attendait à voir Frantz Rittner.

Ce fut le jardinier qui parut, un brave homme fort peu dégrossi, sauf en ce qui concernait son métier, mais d'une politesse irréprochable.

La jeune fille eut aussitôt l'idée de questionner cet homme, avec lequel parfois elle causait un instant.

— Ah ! M. Denis, lui dit-elle en souriant, vous allez m'en vouloir...

— Et pourquoi donc ça, mam'zelle ? demanda le jardinier en ôtant son large chapeau de paille.

— Je dévalise vos plates-bandes... Je cueille vos plus belles fleurs...

— Il ne faut pas vous gêner, mam'zelle... Ça ne manque guère ici, les fleurs... Il y en a de resto !... Vous pourriez bien en cueillir une pleine charretée que c'est tout au plus si on s'en percevrait qu'il en manque.

— Le fait est que ja n'en ai vu nulle part de plus nombreuses et de plus belles...

— M. le docteur dit que ça réjouit les yeux des parents qui viennent voir les pensionnaires de la maison, et que ça fait bien dans le paysage... Aussi j'en ai semé, en veux-tu ! en voilà !...

Edmée songea qu'il était temps d'arriver à son but.

Elle désigna du geste la porte du chemin de ronde.

— Est-ce que vous soignez aussi des jardins par là ?... de l'autre côté de ce grand mur ? demanda-t-elle.

## IV

## LA CLEF DU CHEMIN DE RONDE.

Le jardinier suivit du regard la direction du geste d'Edmée, et répondit avec un gros rire :

— Par là ? de l'autre côté ? Ah ! mais non, mam'zelle. C'est une ouvrage bien plus ennuyeuse que je suis obligée de faire.

— Quel ouvrage, M. Denis ? reprit la jeune fille.

— Arracher les mauvaises herbes qui poussent entre les pavés dans le chemin de ronde, et comme on n'y passe guère il y en a comme dans un pré.

— Qu'est-ce que vous appelez un chemin de ronde, M. Denis ?

— C'est tout bonnement une route entre deux murs qui fait le tour de la maison de santé.

— A quoi sert-il ?

— A rendre la surveillance plus facile, donc ! et à empêcher nos pensionnaires de s'évader... Quoiqu'elles n'aient pas leur tête à elles, il y en a qui redonnent joliment fûtées, et malines comme des vrais singes, quand il s'agit de prendre la clef des champs...

— En vérité, M. Denis !

— Oui, mam'zelle... Ou en a même vu qui torçaient le cou à leur gardien... sans mauvaise intention, bien entendu... Mais, ici, pas moyen de filer.

— A cause du chemin de ronde ?

— Oui, mam'zelle... Est-ce que vous ne l'avez pas encore visité ?

— Non, M. Denis... J'ignorais même son existence...

— Voulez-vous que je vous conduise, mam'zelle.

Edmée tressaillit de joie.

Le jardinier allait au-devant de ses désirs.

— Bien volontiers, répondit elle, si toutefois cela n'est pas défendu.

Il n'y a rien de défendu pour vous, mam'zelle... vous êtes point une malade, vous pouvez aller et venir n'importe où...

En disant ce qui précède, Denis avait ouvert de nouveau la porte donnant sur le chemin de ronde.

— Venez, mam'zelle... continue-t-il. Vous finirez votre bouquet tout à l'heure.

Il passa le premier et la jeune fille le suivit.

— On voit bien que vous êtes un homme de confiance, M. Denis, reprit-elle, vous avez une clef.

— Oui, mam'zelle... Il n'y en a que deux... Monsieur le docteur et moi nous avons chacun la nôtre...

Edmée, tout en causant pour occuper Denis, regardait autour d'elle.

Le chemin de ronde, large d'environ trois mètres en cet endroit et enfermé entre deux hautes et sombres murailles, formait un boyau humide et pavé où les mauvaises herbes poussaient en abondance...

— Vous trouverez peut-être que ça n'est pas gai ?... demanda le jardinier.

— Je trouve que c'est lugubre...

— Et vous avez, ma foi, bien raison !...

Edmée et son guide avançaient toujours.

Ils arrivèrent derrière l'habitation des folles.

Là le chemin de ronde s'élargissait un peu, et dans les angles formés par le carré de la propriété on voyait deux petits pavillons sans étage.

— Quels sont ces bâtiments ? demanda la jeune fille.

— Celui là est l'amphithéâtre, répliqua le père Denis en désignant le pavillon de gauche, et celui-ci la buanderie... Je ne vous propose pas, mam'zelle, d'entrer dans l'amphithéâtre... vous y pourriez voir un vilain spectacle...

— Lequel ?

— J'aime autant ne pas vous le dire...

Edmée n'insista point.

— Mais, reprit-elle au bout d'un instant, par où, depuis les cours intérieures, communique-t-on avec ces pavillons ?

— Par là... répondit le jardinier, en indiquant une sorte de poterne percée dans le mur ; le médecin en second en a la clef...

La jeune fille regardait avec attention la muraille extérieure, cherchant une issue et n'en trouvant pas.

Entre l'amphithéâtre et la buanderie existait un couloir étroit formé par la séparation des deux bâtiments.

Arrivée en face de ce couloir, Edmée vit une porte tout au fond.

— Ah ! dit-elle, voilà une porte de sortie...

— Oui, mam'zelle...

— Où conduit cette porte ?

— Sur le boulevard Montmorency, en face le chemin de fer de ceinture et les fortifications.

— Je serais curieuse de voir cela, les fortifications.

— Ah ! par exemple, mam'zelle, c'est impossible... pour le moment du moins...

— Ne pouvez-vous m'ouvrir ?

— Dame ! non...

— Pourquoi ? Est-ce que c'est défendu ?

— Ça m'est défendu, à moi, et pour une fameuse raison... Regardez un peu, mam'zelle...

Edmée s'était approchée de la porte.

— Vous voyez la serrure, continua Denis, une serrure mi-guonne, à fleur de bois, et qui s'ouvre avec une toute petite clef pas beaucoup plus grosse qu'une clef de montre... Il n'y en a pas deux, à ma connaissance, il n'y en a qu'une, et le docteur Rittner la porte à son trousseau dont il ne se défait jamais.

—Alors, pour visiter les fortifications, c'est au docteur qu'il me faut m'adresser ?...

—Oui, mam'selle.

La jeune fille savait désormais ce qu'elle voulait savoir.

Elle hâta le pas afin de terminer au plus vite sa triste promenade entre les murs du chemin de ronde et, revenue au point de départ, elle rentra dans le parc, suivie du jardinier qui ferma la porte derrière lui.

Une inquiétude nouvelle venait de s'ajouter à toutes les inquiétudes qui hantaient déjà le cerveau d'Edmée.

Si elle tentait de fuir avec sa mère par le chemin de ronde, ainsi qu'elle en avait l'intention, n'en serait-elle point empêchée par la présence du jardinier Denis arrachant les mauvaises herbes ?

Elle voulut s'en assurer sur-le-champ.

—Est-ce que vous travaillez tous les jours dans ce vilain endroit ? demanda-t-elle.

—Oui, mam'selle.

—Et toute la journée.

Oh ! non... le matin seulement, pendant deux heures... et quelquefois le soir... Le reste du temps je m'occupe du parc... J'aime mieux ça, et c'est plus utile. Tous les visiteurs, tous les parents de nos pensionnaires visitent le parc, tandis que personne ne voit jamais le chemin de ronde... Si M. le docteur m'en croyait, il ferait faire cette fichue besogne par un simple manoeuvre... Mais il faudrait payer ça à part, et il est un peu regardant, M. le docteur.

—Merci de votre complaisance, père Denis...

Et la jeune fille mit une pièce de cinq francs dans la main du jardinier enchanté, qui s'écria :

—Ah ! mam'selle, vous êtes trop bonne ! Ça ne valait pas seulement un grand merci... Enfin, je boirai tantôt un fameux verre de vin à votre santé.

—C'est ça... Moi je vais achever mon bouquet.

Le père Denis salua jusqu'à terre et se dirigea du côté du pavillon qu'il occupait non loin de la grille d'honneur.

—C'est par ici qu'il faut partir... se dit Edmée restée seule. Mais pour partir les clefs du docteur Rittner me sont indispensables... Et comment les avoir ? Il les porte sur lui toujours...

Elle s'interrompit, réfléchit pendant une seconde et continua son monologue en ces termes :

—J'ai remarqué cependant que parfois, pendant le déjeuner, il pose son trousseau sur la table, ou le laisse à la serrure de la vitrine aux liqueurs... C'est dans un de ces moments-là qu'il faudrait le prendre. Mais est-ce possible ?—Le docteur, si défiant, si soupçonneux, s'apercevrait bien vite que ce trousseau vient de disparaître, et le temps d'agir me manquerait... Mieux vaudrait mille fois détacher du trousseau les clefs qui me sont nécessaires... Mais pour les détacher il faudrait les connaître... J'en connais une déjà... la première... celle que le jardinier m'a montrée et dont il s'est servi sous mes yeux... sa forme est gravée dans ma mémoire... je la reconnaîtrai entre cent... Mais l'autre... la petite... je ne l'ai jamais vue... et au milieu de dix clefs au moins dont se compose le trousseau, laquelle prendre ?... Je veux réussir cependant, et je réussirai ! Dieu me protégera ! Un danger menace ma mère... il faut l'y soustraire et finir sans retard...

Edmée remonta dans sa chambre, attendant avec impatience l'heure du repas du matin qui la mettrait en présence de Rittner et lui fournissait peut-être l'occasion de soustraire les clefs convoitées.

A onze heures on sonna le déjeuner.

La jeune fille, tourmentée par la pensée incessante qui l'obsédait, descendit et vint prendre sa place habituelle à la table du docteur.

Elle eut soin de se composer de son mieux une attitude indifférente et de mettre un masque de fausse gaieté sur son visage habituellement mélancolique.

Rittner fut surpris de la trouver presque joyeuse, mais il attribua ce changement d'humeur à l'un de ces caprices sans cause si fréquents à l'âge d'Edmée

Le médecin en sous ordre et un ami partageaient, ce jour-là, le déjeuner du médecin des folles.

Frantz Rittner se montra, comme toujours, aimable, empressé et respectueux pour sa jeune pensionnaire libre.

Le valet de chambre allait et venait sans bruit, servant les hôtes du docteur.

Le déjeuner se prolongeait ainsi plus que d'habitude.

Rittner, très gourmand, aimait à savourer lentement les mets délicats et les primeurs, et à déguster ensuite, en connaisseur émérite, un incomparable café et des liqueurs de premier ordre dont il avait toujours une ample provision.

## V

### SUITE DU PRÉCÉDENT.

De seconde en seconde Edmée jetait les yeux sur le docteur, afin de voir s'il ne poserait pas à côté de lui sur la table, ainsi que cela lui arrivait souvent, le trousseau de clefs dont il se servait pour ouvrir la vitrine aux liqueurs.

Ce trousseau ne pouvait manquer d'apparaître au moment du café, mais Rittner, après en avoir fait usage, ne le remettait-il pas immédiatement dans sa poche ?

On en était au dessert.

Le valet de chambre faisait circuler une coupe de cristal remplie de fraises.

Edmée refusa d'en prendre.

—Je crois que vous avez tort, mademoiselle,—dit le médecin des folles.—Elles sont exquis, je vous assure, surtout avec un peu de kirsch...—A propos de kirsch,—ajouta-t-il—je n'en vois pas sur la table... C'est une lacune qu'il faut combler...

Et Rittner, se fouillant, exhiba le fameux trousseau attendu par Edmée avec tant d'impatience.

La jeune fille le lui prit des mains en riant.

—Que faites-vous donc, mademoiselle ?—demanda-t-il.

—Je veux avoir le plaisir, monsieur le docteur, de vous servir moi-même...—répondit Edmée.

—Vous êtes, en vérité, trop gracieuse ! Nous serons bien heureux d'être servis par vous !—s'écria le médecin, que mademoiselle Delarivière n'avait point habitué à tant de prévenance.

La jeune fille avait frissonné de joie au moment où ses doigts touchaient le précieux trousseau, objet de sa convoitise.

Il se composait de dix ou douze clefs.

Edmée en prit une au hasard, la plus petite de toutes.

—Est-ce celle qui ouvre la vitrine ?—demanda-t-elle.

—Non, mais la serrure de sûreté de la porte du chemin de ronde sur le boulevard Montmorency.

Edmée eut un éclair dans les yeux.

La clef désignée par Rittner était facile à reconnaître grâce à l'originalité de sa forme, et à sa tête de cuivre ciselée à l'ancienne mode.

Rittner continua, en désignant une autre clef...

—C'est celle-ci, mademoiselle...—Mille fois pardon de vous laisser faire...

La jeune fille, affectant une enfantine vivacité, courut à la vitrine, l'ouvrit, et apporta sur la table une bouteille de kirsch, en ayant soin de laisser le trousseau suspendu à la serrure.

A partir de cette minute, elle ne le quitta plus des yeux.

—Je ne connais rien au monde de plus savoureux que les fraises arrosées de quelques gouttes de la liqueur exquisite, qui nous arrive des Vosges ou de la Forêt-Noire...—dit Rittner en retournant les siennes dans son assiette avec une satisfaction manifeste.

—Beaucoup de gens préfèrent les arroser de vin de Bordeaux ou de Champagne...—répliqua le médecin en sous-ordre.

—Ce sont des profanes... Mieux vaudrait du curaçao sec... l'incomparable curaçao de Cusenier...

—Et quelques autres amateurs, fit à son tour l'invité, y mêlent de la crème...

—Ce qui est horriblement indigeste ! s'écria Rittner. Si vous tenez à votre santé, gardez-vous bien d'un tel mélange !...

Edméo prit la parole dans le but unique de cacher sa préoccupation.

—Il me semble, murmura-t-elle, que la meilleure façon de conserver intacte à la fraise sa saveur naturelle est de la manger simplement avec un peu de sucre...

—J'ai connu de nombreux gourmands qui partageaient l'opinion de mademoiselle... appuya Rittner. Mais je reste fidèle au kirsch.

—Où ces messieurs prendront-ils le café ? demanda le valet de chambre.

—Au jardin, je penso... Est-ce l'avis de Mlle Edmée.

—Oui certes ! répondit vivement la jeune fille.

—Va pour le jardin, alors... nous y pourrions fumer un bon cigare... Si la fumée ne vous incommode pas, mademoiselle...

—Elle ne m'incommode pas du tout, et j'aime l'odeur du tabac.

Le valet de chambre quitta la salle à manger avec le plateau sur lequel se trouvaient la cafetière, les tasses et le sucrier.

Les convives se levèrent pour le suivre.

—Je me charge des liqueurs... dit Edméo.

—Mais, mademoiselle...

—Ah ! monsieur le docteur, je vous en prie, laissez-moi faire.

—C'est donc pour vous obéir...

Et Frantz Rittner sortit, accompagné de son sous-ordre et de son invité.

Edmée, dont le cœur battait avec une indicible violence, s'empressa de mettre à profit les quelques instants de solitude qu'elle avait eu l'adresse de se ménager.

En un tour de main elle enleva de l'anneau brisé les deux clefs dont elle rêvait la possession.

Une fois ces clefs en son pouvoir elle saisit au hasard cinq ou six flacons, referma la vitrine, descendit les quatre marches du perron conduisant au jardin, et plaça les flacons sur la table et le trousseau près du docteur.

Rittner le prit et le glissa dans sa poche sans même le regarder ; sans s'apercevoir, par conséquent, qu'il n'était plus complet.

Une demi-heure s'écoula.

L'invité du docteur avait un rendez-vous, et le médecin-adjoint devait s'occuper de la visite des malades.

On se sépara.

—Monsieur le docteur, demanda Edmée, vous me permettez d'amener ma mère au jardin, comme de coutume ?...

—Mais sans doute, mademoiselle ; je vous recommande seulement d'éviter pour elle le soleil...

—Soyez sans crainte, je serai prudente.

Rittner regagna son cabinet.

Edmée monta vivement dans sa chambre, prit son argent, attacha sur sa tête un chapeau de paille aux larges bords (une coiffure de ville pouvant inspirer quelques soupçons) et se rendit à la collure de sa mère.

Comme elle traversait le jardin, elle jeta les yeux sur le pavillon du docteur.

Une fenêtre du cabinet de travail s'ouvrit et Rittner se montra.

Mademoiselle Edmée... cria-t-il.

La jeune fille s'arrêta tremblante.

Une angoisse indicible s'empara d'elle.

Le docteur s'était-il aperçu de la disparition de ses clefs ?

Allait-il en exiger la restitution ?

Tout serait perdu, dans ce cas, perdu sans ressource et sans espoir.

Edmée s'efforça de prendre sur elle pour cacher son trouble et, faisant deux ou trois pas vers le pavillon, elle demanda d'une voix presque calme :

—Vous m'avez appelée, docteur ?

—Oui, mademoiselle.

—Que souhaitez-vous de moi ?

—Tout simplement vous prier, puisque vous allez au bâtiment des malades, de prévenir l'infirmière en chef de la deuxième division que je l'attends pour lui donner des instructions et des ordres...

Ces paroles dissipèrent comme par enchantement les inquiétudes et l'épouvante de la jeune fille.

—Ce sera fait, monsieur le docteur, dit-elle.

Et elle reprit sa marche dans la direction des grands bâtiments.

Les minutes lui semblaient longues comme des heures ; mais par prudence elle ne voulait pas avoir l'air de se hâter.

Elle s'acquitta de la commission de Rittner, puis elle gravit l'escalier, elle atteignit le premier étage, elle longa la galerie sur laquelle donnaient les cellules, et une gardienne lui ouvrit la porte de sa mère.

Jeanne, malgré le désordre absolu de son esprit et les ténèbres répandues autour de sa pensée, semblait attendre la visiteuse.

Edmée, chaque jour, arrivait à heure fixe, et la pauvre folle comprenait instinctivement, quand approchait cette heure, que l'ange de lumière allait paraître.

L'enfant courut à elle, la prit dans ses bras et couvrit ses joues de baisers.

Un vague sourire se dessina sur les lèvres de Jeanne. Son pâle visage s'éclaira d'une lueur fugitive presque aussitôt éteinte.

—Mère chérie, lui dit Edmée, nous allons au jardin.

—Au jardin... répéta la folle d'une façon toute machinale.

—Oui... tu sais bien... comme hier... comme avant-hier... sous le ciel bleu... au milieu des gazons, des arbres et des fleurs...

—Des fleurs... répéta de nouveau Madame Delarivière avec cette absence d'intonation qui prouve l'absence de l'intelligence.

—Oui... Viens...

Edmée prit Jeanne par la main, et la pauvre folle la suivit docilement.

La jeune fille aurait bien voulu vêtir sa mère autrement qu'elle ne l'était, mais elle n'avait aucun moyen d'arriver à ce résultat, et c'est en poignoir de laine blanche et tête nue qu'il faudrait la faire sortir de la maison de santé, si toutefois l'évasion n'échouait point au dernier moment.

Une fois dans le jardin, Edmée s'efforça d'entraîner Jeanne vers la tonnelle de verdure que nous connaissons.

Elle avait hâte de fuir.

Depuis plus d'une heure elle possédait les clefs de Rittner, et c'était miracle que ce dernier ne se fût pas encore aperçu du larcin commis à son préjudice.

La folle, en entrant dans le parc, sembla renâtrer. Elle regardait les fleurs avec une sorte de ravissement, les touchait l'une après l'autre et paraissait vouloir s'arrêter devant chacune d'elles.

Plus Edmée tâchait de hâter sa marche, plus elle mettait de ténacité dans ses contemplations muettes, dans ses admirations inconscientes, accompagnées de rires indécis.

—Viens de ce côté, mère chérie... lui disait l'enfant en joignant les mains sur son bras, de ce côté il y a plus d'ombre !... les chants des oiseaux sont plus doux... les fleurs ont plus d'éclat... Viens, je t'en prie !

Mais Jeanne restait immobile.

—Mon Dieu... mon Dieu... pensait Edmée, elle ne veut pas quitter cette place !... Que faire ?... Après un temps si long perdu, la fuite sera-t-elle encore possible ?...

Jeanne se mit à cueillir des roses.

## VI

## L'ÉVASION.

—Mère chérie, reprit Edmée en donnant à sa voix douce un accent persuasif, vois-tu, là-bas, ce bel arbre qu'on croirait couvert de neige... C'est là que nous cueillerons des bouquets... des couronnes...

Et de la main elle indiquait un acacia chargé de grappes odorantes d'une blancheur faiblement teintée de rose.

Le regard de la folle se tourna vers l'arbre désigné qui se trouvait tout près de la porte du chemin de ronde.

—Des couronnes et des bouquets... murmura-t-elle avec un rire d'enfant, oui... oui...

Edmée se remit en marche.

Jeanne la suivit.

La muraille d'enceinte n'était plus qu'à vingt pas, mais pour l'atteindre il fallait traverser un espace entièrement découvert et situé précisément en face des fenêtres du cabinet de Rittner.

Le docteur n'avait donc qu'à s'approcher de sa croisée pour voir les fugitives ; or, s'il les voyait, il ne manquerait point d'épier leurs démarches.

La jeune fille, se retournant à demi, jeta un coup d'œil sur le pavillon et frissonna de tout son corps. Il lui semblait deviner la silhouette du médecin des folles passant derrière les vitres.

Elle recula jusqu'au plus prochain massif qui pouvait la cacher et, regardant toujours, elle attendit.

La silhouette avait disparu. Tout semblait calme.

Edmée tira les clefs de sa poche.

—Viens... dit-elle en prenant sa mère par la main pour l'entraîner de nouveau ; viens vite...

Elle lui fit traverser presque de force l'espace découvert, et réussit à l'amener jusqu'à la muraille.

Un tremblement nerveux agitait la pauvre enfant, et ce fut avec quelque peine qu'elle introduisit la clef dans la serrure.

—Mon Dieu, pensait-elle avec épouvante, me suis-je trompée !...

Enfin le pêne obéit et la porte tourna sur ses gonds.

La jeune fille passa son bras autour de la taille de Jeanne et la contraignit doucement à franchir le seuil.

Mais une fois dans le chemin de ronde la folle refusa de marcher et jeta autour d'elle un regard farouche et craintif.

Les grands murs sombres et nus, verdissés de place en place par l'humidité, l'étonnaient et lui faisaient peur.

—Non... non... murmura-t-elle, pas là... Des bouquets... des couronnes...

Et, tournant sur elle-même, elle voulut rentrer dans le parc.

—Oh ! silence, mère chérie... balbutia Edmée suppliante, silence, ou tu nous perds !... Laisse-moi t'arracher à cette prison... à ce tombeau... Viens... Là-bas, où je te conduis, il y a des gazons, des fleurs, la liberté, la guérison, la vie....

La folle répéta :

—Non... non...

Et, pour la seconde fois, elle essaya de retourner en arrière.

Edmée l'enlaça de ses bras.

—Viens, je t'en supplie ! continua-t-elle. Suis-moi... suis ton enfant... Je te le demande à genoux ! Vois mes larmes... Ne résiste plus...

Et la jeune fille s'agenouilla devant sa mère en pleurant.

Jeanne abaissa les yeux sur elle. Une sorte de lueur éclaira les ténèbres de son cerveau malade.

—Où l'ange de lumière veut-il me conduire ? balbutia-t-elle.

—Au pays du soleil, répondit vivement Edmée.

—Au pays du soleil, répéta la folle, au pays de la lumière et de l'ange aux cheveux d'or... Allons...

Edmée s'était relevé d'un bond, entraînant Jeanne qui maintenant ne résistait plus.

L'enfant marchait vite.

Jeanne avait retrouvé des forces pour la suivre.

Elles tournèrent le coin de la muraille, atteignirent l'endroit où le chemin de ronde s'élargissait en face de l'amphithéâtre et de la buanderie et, d'un pas de plus en plus rapide, Edmée se dirigea vers le couloir situé entre les deux bâtiments et conduisant au boulevard Montmorency.

A cette minute précise un bruit de voix se fit entendre derrière le mur ; une clef grinça dans la serrure de la porte étroite désignée par le jardinier comme mettant le bâtiment des folles en communication avec la buanderie et l'amphithéâtre.

—Nous sommes perdues ! se dit la jeune fille. Fuir est impossible... Où nous cacher ?...

Elle touchait presque à l'amphithéâtre.

La clef se trouvait sur la serrure.

Elle ouvrit, poussa Jeanne à l'intérieur, entra derrière elle et referma la porte.

Deux ou trois secondes s'écoulèrent.

On n'entendait plus rien.

La jeune fille, jetant machinalement les yeux autour d'elle, devint pâle comme une morte, chancela et ne contint qu'avec peine un cri d'horreur.

Elle voyait à deux pas d'elle, sur une dalle de marbre inclinée pareille à celles de la Morgue, un cadavre étendu, celui d'une femme jeune encore dont un hideux rictus contractait le masque immobile.

Glacée d'épouvante, Edmée regarda sa mère.

Jeanne souriait au cadavre.

Un bruit nouveau vint arracher l'enfant à sa terreur dont il changea la nature. un bruit de pas dans le chemin de ronde.

Edmée bondit jusqu'à la porte et, collant son oreille contre les planches grossièrement assemblées, elle écouta.

Les pas se rapprochaient de l'amphithéâtre.

—C'est ici qu'on vient !... pensa Mlle Delarivière effarée. Ah ! cette fois, nous sommes bien perdues !

L'intérieur de l'amphithéâtre était sombre, éclairée seulement par des ouvertures en forme de croix pratiquées dans les volets.

Edmée, cherchant une cachette, interrogea avidement ces demi-ténèbres.

Dans un angle de la pièce étroite et basse elle aperçut une dizaine de cercueils vides, posés les uns sur les autres...

Derrière cet entassement lugubre on pouvait se blottir.

La jeune fille, prenant sa mère à bras-le-corps, l'entraîna dans l'angle sombre, la contraignit à s'accroupir sur le sol et se plaça devant elle.

Il était temps.

La porte de l'amphithéâtre s'ouvrit et le médecin en sous-ordre parut, accompagné de deux hommes de service portant un brancard recouvert d'une toile grise.

Sous cette toile se dessinait la forme rigide d'un corps.

Un cri, un mot, un soupir étouffé, un mouvement involontaire, suffiraient pour trahir l'asile de la mère et de la fille.

Edmée retenait son souffle.

Jeanne, tapie derrière elle, semblait comprendre à quel point l'immobilité la plus absolue était nécessaire.

Le jeune médecin enleva le drap qui couvrait le brancard et découvrit une morte, très âgée celle-ci et dont la face osseuse et décharnée s'encadrait dans les mèches d'une chevelure blanche en désordre.

Il désigna une dalle de marbre voisine de la première. Il y en avait trois. Le second cadavre y fut étendu.

Cela se fit en moins d'une minute et silencieusement.

La funèbre besogne achevée, le docteur quitta l'amphithéâtre et les deux hommes sortirent après lui.

Edmée en ce moment fut prise d'une indicible frayeur.

—S'ils allaient fermer à clef en se retirant ! se dit-elle. Que deviendrions-nous, emprisonnées avec ces cadavres ?

L'événement ne justifia point les prévisions sinistres de la jeune fille.

Le deuxième infirmier, en franchissant le seuil, se contenta de tirer la porte.

Pour la seconde fois Edmée appuya son oreille contre les planches.

Le bruit des pas des trois personnes s'éloigna. La poterne conduisant aux bâtiments fut ouverte et refermée ; un silence morne régna de nouveau.

La jeune fille, se retournant alors, vit sa mère auprès d'elle. Jeanne avait suivi ses mouvements d'une façon machinale et quitté sa cachette au moment du départ des infirmiers et du médecin.

Edmée la fit sortir de l'amphithéâtre puis, s'engageant avec elle dans le couloir, la conduisit à la porte qui les séparait du boulevard Montmorency, par conséquent de la liberté.

La petite clef de forme antique s'ajustait merveilleusement à la serrure de sûreté.

La porte tourna sur ses gonds et les deux femmes se trouvèrent sur le boulevard.

Un train parcourait à toute vapeur la voie encaissée du chemin de fer de ceinture.

La machine sifflait pour annoncer son arrivée à la station d'Auteuil.

Jeanne eut peur du bruit, de la fumée, des coups de sifflet ; elle poussa deux ou trois exclamations entrecoupées et tenta de se rejeter en arrière.

Edmée la retint et tira vivement à elle la porte encore entr'ouverte.

Désormais il était impossible aux fugitives de rentrer du moins par cette issue, dans la maison du médecin des folles.

Qu'allaient-elles devenir ?

Comment s'y prendrait la jeune fille pour réaliser son projet et conduire sa mère à Melun, chez le docteur Georges Vernier ?

Le train de ceinture avait filé avec son grand tapage de fer broyant le fer, et son long panache de fumée.

Jeanne semblait redevenue calme.

Edmée jeta les yeux autour d'elle.

À droite et à gauche, aussi loin que pouvait s'étendre le regard, le boulevard Montmorency était absolument désert.

En face se trouvait la passerelle du chemin de fer et, de l'autre côté de la voie, un grand bâtiment carré, percé de nombreuses fenêtres et adossé aux fortifications, le bastion-caserne, n° 61

Les deux femmes traversèrent la passerelle.

Soudain Edmée tressaillit en voyant un soldat qui, faisant faction devant la poste, allait et venait, l'arme au bras, avec une régularité d'automate.

Le soldat regarda curieusement les fugitives pendant une seconde puis, continuant sa promenade monotone, leur tourna le dos et commença du côté de la porte d'Auteuil, par conséquent du côté gauche, les vingt pas réglementaires.

Edmée et sa mère prirent le boulevard Suchet, à droite.

La route militaire était déserte comme le boulevard Montmorency.

La jeune fille tenait Jeanne par la main et lui faisait de son mieux hâter le pas.

— Où allons-nous ? se demandait-elle. Je ne sais, mais qu'importe ? À force de marcher nous trouverons bien une voiture... je la prendrai... nous nous ferons conduire à la gare de Lyon... et alors nous n'aurons plus rien à craindre.

Jeanne n'avancait qu'avec une sorte d'hésitation.

Elle paraissait souffrir...

Evidemment l'effort de la volonté ne pouvait soutenir sa faiblesse physique et la fatigue venait...

De grosses gouttes du sueur perlaient sur son front. Les veines de ses tempes se gonflaient. Ses yeux, aux prunelles vagues, prenaient une expression étrange.

Brusquement elle s'arrêta et s'assit, ou plutôt se laissa tomber, sur le talus des fortifications.

— Mère chérie, lui dit Edmée, relève-toi... Courage, il faut marcher... marcher encore... Viens...

Jeanne ne répondit pas un mot, ne fit pas un mouvement, ne parut point avoir entendu ; Edmée lui saisit les mains et l'attira doucement à elle pour la contraindre à se mettre debout.

La folle dégagea ses mains avec une sorte de colère, et l'étrange expression de son regard s'accentua. Cette expression, hélas ! la jeune fille la connaissait trop bien, et savait

que presque toujours elle était l'avant-coureur d'une effroyable crise...

En présence de cette crise imminente, le pire des malheurs ou de telles circonstances ! on se disant qu'avant quelques minutes peut-être sa mère allait pousser des cris farouches en se débattant sous les étreintes de la folie furieuse Edmée perdit la tête ; elle se laissa tomber à genoux près de Jeanne et, la pauvre enfant fondit en larme, éclata en sanglots.....

## VII

## LA SONNETTE D'ALARME

Tandis qu'Edmée et sa mère fuyaient la maison de Auteuil, Frantz Rittner, enfermé dans son cabinet, achevait de détruire des papiers compromettants et en cherchait d'autres qui pouvaient lui devenir indispensables.

Son idée fixe désormais était de liquider, et quitter Paris et la France le plus tôt possible, et cette idée l'obsédait chaque jour un peu plus que la veille.

Depuis une semaine il avait fait passer dans le monde médical une petite note annonçant que son établissement d'Auteuil (bien connu par sa position magnifique, son aménagement hors ligne et sa nombreuse et riche clientèle) était à vendre dans de bonnes conditions.

Bonnes conditions, pour qui ?

La petite note ne le disait pas.

Frantz Rittner attendait un acheteur, et se préparait à disparaître dès qu'il l'aurait trouvé.

Après de longues indécisions il avait pris le parti de recourir à René Jancelyn dont l'habileté de faussaire émérite nous est connue, et résolu de faire arranger par lui certains passeports à divers noms qu'il possédait, mais dont les dates étaient périmées.

Précisément il cherchait ces passeports au moment où nous franchissons le seuil de son appartement particulier.

Tout à coup, à la minute précise où il était le plus absorbé dans ses recherches, un bruit aigu de sonnettes aux timbres divers, un véritable carillon, retentit dans le cabinet et dans la pièce voisine.

Il releva la tête, surpris, stupéfait, écoutant, palissant, tremblant.

— Qui donc vient d'entrer par la porte du boulevard Montmorency ? se demanda-t-il. Trois personnes seulement possèdent la clef qui ouvre cette porte : René Jancelyn, Fabrice et moi... Fabrice est en pleine mer... René n'arrive par là que quand il vient la nuit et mystérieusement... Si ce n'est pas lui, c'est donc...

Il n'acheva pas, mais la dernière phrase interrompue signifiait de façon très claire :

— Si ce n'est lui, c'est donc la police...

Or nos lecteurs savent déjà quelle épouvante formidable l'idée de la police inspirait à Frantz Rittner.

Le docteur jeta les papiers qu'il tenait à la main dans le tiroir de son bureau qu'il referma à double tour, après en avoir tiré deux revolvers qu'il glissa dans ses poches.

Il courut ensuite à une fenêtre, l'ouvrit et, se penchant au dehors, attachant ses regards sur l'espace vide aboutissant à la première porte du chemin de ronde.

Plein d'anxiété, ou plutôt d'angoisse, il attendait.

Qui donc allait sortir ?

Son cœur battait à briser sa poitrine...

Il se rappelait Paula Baltus et son serment de vengeance, et ce souvenir lui faisait passer un frisson dans les cheveux...

Peut-être un cordon de soldats fermail-il déjà les issues...

Peut-être un flot d'agents de police et de sergents de ville allait-il faire irruption dans le parc par la porte du chemin de ronde...

Peut-être, dans une minute, le procureur de la République, le juge d'instruction, le commissaire, — avec accompagnement de gendarme, — ouvriraient-ils la porte de son cabinet...

Cependant tout restait paisible. — Ni bruit, ni mouvement.

— Un calme profond... — un silence non interrompu.

Le docteur prit sur un meuble une jumelle de fort calibre dont il dirigea le double tube vers la petite porte.

Il vit aussitôt que cette porte était entre-baillée.

Edmée, quittant le parc avec sa mère, avait oublié de la refermer derrière elle.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Rittner. Demis, à cette heure, n'est certainement pas dans le chemin de ronde, d'ailleurs il ne possède point la clef du boulevard Montmorency.

Et, tout en se repetant : "Qu'est-ce que cela signifie ?" Il examina rapidement cette partie du jardin où devaient se Jeanne et sa fille.

Il ne les aperçut ni l'une ni l'autre.

Une pensée soudaine lui traversa l'esprit. Il chercha ses clefs.

Elles pondaient au tiroir de son bureau.

Il les saisit d'une main fiévreuse et les passa en revue. Il en manquait deux.

Le médecin des folles comprit tout.

Il poussa un cri de rage, s'élança hors de son appartement, descendit l'escalier comme une trombe, traversa le parc, courut à la porte entre-baillée et s'engagea dans le chemin de ronde avec une agitation terrible.

Arrivé à l'issue donnant sur le boulevard Montmorency il la trouva close, mais la jeune fille avait laissé la clef sous la serrure.

Evidemment une évasion venait d'avoir lieu. Edmée entraînait Jeanne loin de la maison de santé.

Le médecin des folles ouvrit la porte, regarda au dehors du côté de Paris et du côté d'Auteuil, et ne vit personne.

Les deux femmes ayant peu d'avance ne pouvaient être loin, mais la difficulté n'en restait pas moins grave, car il fallait agir au hasard.

—De quel côté ont-elle pris ? se demanda Frantz Rittner en frappant du pied. Où les chercher ? où les rejoindre ?

Le temps pressait. Chaque minute écoulée pouvait rendre la poursuite vaine.

Si les fugitives rencontraient une voiture, tout espoir de les retrouver disparaîtrait.

En ce moment le médecin des folles remarqua, de l'autre côté du chemin de fer, le soldat en faction devant la porte du bastion-caserne.

Il traversa rapidement la passerelle et s'approcha de lui.

—Camarade, lui demanda-t-il, vous n'auriez pas vu, tout à l'heure, passer deux femmes ?

—Pardou, monsieur, répondit le soldat. Je les ai vues.

Une toute jeune demoiselle, très gentille ma foi, et une dame moins jeune, mais belle femme tout de même.

—Combien y a-t-il de cela ?

—Dix minutes ou un quart d'heure, tout au plus

—D'où venaient-elles ?

—D'en face. Elles avaient traversé la passerelle.

—Avez-vous remarqué de quel côté elles se dirigeaient ?

...Oui, monsieur, par là.

Et le fonctionnaire indiqua la droite.

—Merci, camarade, dit Rittner en prenant sa course dans la direction indiquée par le soldat.

## VIII

### CLAUDE MARTEAU ENTRE EN FONCTIONS

Claude Marteau, après avoir inspecté pendant deux ou trois jours les rives de la Seine et visité les chantiers des constructeurs d'embarcations, avait opéré, à des prix raisonnables, l'achat d'un joli canot, d'une yole, d'un you-you, et d'une chaloupe de promenade.

Cette petite flotille faisait bonne figure, amarrée à des poteaux peints en rouge et en noir dans le bras de la Seine longeant la propriété de M. Delarivière à Neuilly-Saint-James.

Cependant l'ex-matelot ne se tenait point pour satisfait.

Il lui manquait l'embarcation principale, objet de ses désirs, un yacht ou un sloop d'un irréprochable gabarit et gréé selon toutes les règles.

Après avoir exploré consciencieusement les berges de la haute et de la basse Seine, rien ne lui avait paru digne de compléter l'escaudre en miniature de Fabrice Leclère.

Chez un constructeur très connu, dont un des ateliers se trouve près du pont de Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne, il avait bien remarqué sur le chantier un sloop d'une coupe séduisante, mais il ne pouvait le juger sérieusement qu'en le voyant à l'eau, et il attendait avec impatience que la coquille fût mouillée pour prendre une détermination.

Afin de tuer le temps en occupant de son mieux ses loisirs, Claude Marteau passait une partie des après-midi à faire des épissures, à préparer et à goudronner des grelins, à mettre l'embarcadère en état.

Ces occupations nautiques l'enchantaient.

Il se sentait vivre ; il lui semblait rajeunir de dix ans.

Les deux pièces de son pavillon avaient pris une physionomie spéciale et pittoresque.

Aux murailles pendaient en bon ordre des objets de toute nature relatifs au canotage et à la pêche, gaffes, avirons, lignes de vingt espèces, verveux, masses, échiquiers, trubles, etc.

De temps à autre il jetait l'épervier à blanc sur les pelouses, afin de se refaire la main et d'être suffisamment entraîné le 15 juin, époque fixée pour l'ouverture de la pêche.

Il comptait bien, ce moment venu, fournir de beau et bon poisson à la cuisine de la villa.

Il avait d'avance un permis de pêche ; il confectionnait lui-même un le ces réservoirs flottants, percés de petits trous et munis d'un couvercle cademassé, que les pêcheurs des environs de Paris nomment *boutiques*, et se promettait de les garnir de goujons et d'ablette destinés aux honneurs de la poêle à frire.

Laurent venait chaque jour passer quelques heures en sa compagnie.

Assis sur le gazon, il s'amusait à le regarder manier le rabot la plane et l'épissoir.

Les marins sont presque tous un peu charpentiers, et Claude se montrait fort habile en ses travaux divers.

L'intendant et l'ex-matelot s'accordaient à merveille et devenaient rapidement les meilleurs amis du monde.

Parfois ils faisaient ensemble une partie de promenade en canot et remontaient jusqu'à Suresnes, où ils s'offraient à frais communs un excellent déjeuner champêtre chez Gaiddon, au restaurant du *Chalet*, dans un des jolis cabinets de verdure du bord de l'eau, si connus des Parisiens épris de villégiature et de matelote.

—Ah ! ça mais, lui dit un jour Laurent, il me semble que vous ne pourrez pas pêcher tout seul, et que pour jeter agréablement l'épervier il faut être deux.

—Sans doute, répliqua Claude, et c'est même ce qui me tague. Je voudrais trouver un petit mousse, un galopin intelligent et d'un naturel gentil. Je lui apprendrais son métier... J'en ferais un bon batelier et un fin pêcheur. Ces états-là valent mieux que bien d'autres. Croyez-vous que M. Fabrice n'y mettra pas d'empêchement ?

—J'ai la confiance de M. Fabrice... répondit Laurent d'un air très digne. Il approuvera sans discussion ce que j'approuverai moi-même... Je prends tout sur moi...

—Alors, voilà qui va bien ! fit Claude rayonnant. Connaissez-vous un gamin quelconque ?

—Non... et vous ?

—Moi non plus ; mais du moment que je suis autorisé, j'en aurai déniché un, n'importe où, avant huit jours... Je le mettrai coucher dans un des compartiments de ma cambuse, et je lui payerai sa solde sur mes appointements personnels...

—Du tout ! répliqua magnifiquement l'ex-valet de chambre. Je ne l'entends point ainsi... Tout ce qui concerne les gages de nos gens me regarde. Je donnerai vingt francs par mois au gamin.

—Habillé, logé, nourri, et un jaquet de haute paye, il sera riche comme un argent de change ! s'écria le matelot.

—Trouvez-le vite...

—Je vais chercher...

Claude Marteau comptait *in petto* sur le constructeur du sloop pour lui fournir le mousse demandé, ou du moins un ga min apte à le devenir.

Un matin Laurent vint frapper à la porte du pavillon, au point du jour.

— Oh ! oh ! déjà levé ! fit le matelot très surpris d'une visite à pareille heure. Quel motif vous éveille aujourd'hui avant le soleil, vous qui vous dorlotiez volontiers et faites la grasse matinée dans votre lit ? A propos, quelle heure est-il donc ?

— Cinq heures et demie.

la veille de son départ), d'aller chercher tous ses billets, son linge, ses livres, ses armes, etc., etc., et de les apporter ici... L'absence de M. Fabrice devant se prolonger plus d'un mois, j'ai un peu négligé la commission, mais, tel que vous me voyez, je suis consciencieux, je me suis fait une forte morale cette nuit, et je veux me mettre en règle. Mieux vaut tard que jamais !

— Vous avez raison ! Nous enlèverons ça en deux temps et trois mouvements...

Les deux hommes déjeunèrent d'une façon sommaire, et



Edmée l'enlève de ses bras.—Viens, je t'en supplie ! continua-t-elle.

— Est-ce que vous avez envie de descendre ce matin faire un tour à Bougival ?

— Non... Je viens vous demander un fort coup de main.

— Tout à votre service...

— J'y comptais... Nous casserons une croûte arrosée d'un verre de *vieille* et nous partirons dans une petite demi-heure...

— Pour où donc ?

— Pour Paris.

— Têens ! Et qu'est-ce que nous irons faire à Paris ?

— Un déménagement.

— Ça me va... Et qui déménagerons-nous, sans vous commander, monsieur Laurent ?

— Mon jeune maître, monsieur Fabrice. Il a donné congé de son appartement de la rue de Clichy, et j'ai l'ordre, (depuis

prisent à pied la route de Paris.

Un peu avant neuf heures ils arrivèrent rue de Clichy.

Le concierge, qui depuis l'installation à Neuilly n'avait vu ni le maître ni le domestique, accabla ce dernier de questions.

L'ex-valet de chambre y répondit brièvement et déclara qu'il venait payer le terme à échoir et procéder à un déménagement partiel.

Ensuite, suivi de Claude Marteau, il entra dans le logement du rez-de-chaussée que nos lecteurs connaissent déjà.

— Sapristi ! ça sent le renfermé ici ! dit l'ancien matelot, habitué à vivre au grand air.

Laurent trouva qu'il avait raison.

On commença par ouvrir les fenêtres, puis on se rendit

compte approximativement de la quantité des objets qu'il faudrait emporter, et l'on alla chez un layetier acheter de grandes caisses en nombre suffisant pour procéder à l'emballage de ce que l'ex-valet de chambre appelait "les bibelots de M. Fabrice."

Laurent vidait les tiroirs de tous les meubles, et Claude entassait avec beaucoup d'ordre et de méthode leur contenu dans les récipients fournis par le layetier.

Tout allait être fini.

Il ne restait plus à remplir qu'une seule caisse destinée à contenir les fusils, les sabres de cavalerie, les fleurets, les épées anciennes et modernes, formant des panoplies dans le salon et dans la chambre à coucher de Fabrice.

—Etes-vous fatigué ? demanda Laurent à son actif collaborateur.

—Fatigué ! répéta Claude, et de quoi donc ? Jamais de la vie !... C'est un ouvrage de jeune demoiselle que nous faisons là.

—Eh bien alors, chargez-vous de la dernière caisse, tandis que j'irai chercher une voiture...

—Ça va...

—Vous aurez soin, n'est-ce pas, d'envelopper les armes avec de vieux linges... En voilà plus qu'il n'en faut.

—Soyez tranquille, ça me connaît...

Laurent, parfaitement tranquille, en effet, sortit en laissant Claude achever sa besogne.

L'ex-marin se mit en devoir de démonter les panoplies.

A mesure qu'il détachait de la muraille un des objets dont nous faisons l'énumération un peu plus haut, il l'enveloppait de chiffons et l'assujettissait dans la caisse de manière qu'aucune secousse ne pût détériorer des armes dont quelques-unes étaient remarquables.

L'emballage semblait terminé.

On ne voyait plus que des clous au milieu des panneaux vides.

Claude, voulant s'assurer qu'il n'oubliait rien, jeta sur les cheminées et sur les meubles un coup d'œil investigateur, et passa la revue des tiroirs.

En fouillant ceux d'un petit bureau, il trouva un revolver enfoui pêle-mêle avec des gants faucs.

Il le prit pour l'emmagasiner dans la caisse avec le reste.

Au moment où il allait l'envelopper d'un vieux foulard, quelque chose s'en détacha et tomba sur le parquet avec un petit bruit sec.

L'ex-matelot ; se baissant aussitôt, ramassa un écusson d'argent de la dimension d'une pièce de dix sous.

Cet écusson, muni de deux rivets d'acier, venait de se détacher de la crosse du revolver.

Claude regarda cette crosse.

Un creux de forme ovale pratiqué dans le bois, et d'une profondeur d'un quart de millimètre, indiquait la place que l'écusson avait occupé.

## IX

### LE REVOLVER.

—Les rivets ne mordaient pas bien, murmura Claude Marteau, et la sécheresse a décollé tout... Je ne suis point fautif... d'ailleurs ce sera tôt réparé...

En s'occupant à replacer les rivets dans leurs trous, l'ex-matelot examina machinalement l'écusson.

Deux lettres s'y trouvaient gravées, un F et un L.

En voyant ces lettres Claude fit un mouvement brusque, étouffa un juron, changea de visage, posa l'arme sur un meuble et tira de sa poche ce gigantesque porte-monnaie dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Il l'ouvrit, fouilla l'un des compartiments qui renfermaient des objets variés et bizarres, et il exhiba un deuxième écusson d'argent, semblable au premier et portant gravées comme lui les initiales F. L.

Claude les compara l'un à l'autre.

Ils étaient identiques...

—Tonnerre de Brest ! dit-il presque à voix haute en se laissant tomber sur un siège comme un homme dont une émotion trop violente a cassé les jambes Tonnerre de Brest ! est-ce que c'est possible ?... Ces écussons sont aussi pareils que le seraient deux gouttes d'eau, et j'ai trouvé le premier sous la neige, dans le petit canot dont s'était servi l'assassin pendant la nuit où M. Frédéric est tombé sous les balles ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Il replaçait les écussons l'un à côté de l'autre et les examinait de nouveau, s'efforçant de douter encore.

Mais comment garder le doute, hélas ! quand l'évidence s'imposait ?

—F. L., continua-t-il en essuyant avec sa manche son front baigné d'une sueur froide. Il n'y a pas à dire, ça signifie Fabrice Leclère ! Ainsi donc je devinais juste et mes pressentiments m'avaient bien servi !... Il y avait un autre assassin ?... Non, pas un autre... un seul... celui auquel appartenait l'arme trouvée sur le lieu du crime et dont l'écusson s'était détaché dans le canot... le pareil de celui-ci enfin... et celui-ci appartient à M. Fabrice Leclère ! pas moyen de le contester... ça saute au yeux... Voilà son chiffre ! et M. Fabrice Leclère, neveu d'un banquier richissime, est l'ami, le futur mari peut-être, de Mademoiselle Paula Baltus ! Ah ! mais ! ça vous glace le sang dans les veines !... Un innocent a payé pour lui, a été jugé à sa place, condamné à sa place, guillotiné à sa place !... Et si, moi, j'avais porté cet écusson aux juges, en disant ce que je savais, j'aurais sauvé peut-être l'innocent !... Tonnerre de Brest ! qu'est-ce que j'ai fait ?... qu'est-ce que j'ai fait ?...

Et Claude Marteau prenait sa tête entre ses mains et se donnait ensuite des coups de poing sur le crâne avec un profond désespoir.

En ce moment il entendit dans la pièce voisine la voix de Laurent.

Il se leva aussitôt, imposa silence à son émotion, glissa dans son porte-monnaie les écussons qu'il tenait encore, et jeta le revolver sur les autres armes.

Laurent entra accompagné d'un voiturier ?

—Est-ce fini ? demanda-t-il à Claude.

—Plus que le couvercle de cette caisse à assujettir, répondit ce dernier en baissant la tête pour cacher son trouble.

—Faites vite et nous filerons.

Claude ajusta le couvercle en un tour de main, le cloua solidement et, cette besogne terminée, put montrer un visage presque calme.

—Vous voyez qu'il y a cinq caisses... dit Laurent au voiturier. Ce n'est ni très lourd ni très encombrant. Combien me demandez-vous pour les conduire à Neuilly dans votre tapisserie ?

—Vingt francs...

—Va pour vingt francs, mais vous nous ramènerez en même temps, mon camarade et moi...

—Je veux bien, à condition que vous payerez une bouteille en arrivant à Neuilly...

—Entendu...

—Alors, chargeons...

La tapisserie attendait dans la rue, devant la porte.

En moins d'un quart d'heure les trois hommes y portèrent les caisses pleines.

Laurent prévint le concierge qu'il fallait mettre un écriteau pour l'appartement, mais qu'il viendrait toutes les semaines voir s'il était arrivé des lettres à l'adresse de M. Fabrice.

Les choses étant ainsi convenues, on partit pour Neuilly.

Par une coïncidence bizarre, mais explicable cependant étant donnés les faits que nos lecteurs connaissent, au moment où Claude Marteau mettait la main sur une preuve irrécusable de la culpabilité de Fabrice Leclère, un jeune homme franchissant le seuil des magasins d'un armurier célèbre de la rue Richelieu.

Ce jeune homme n'était autre que notre ami le docteur Georges Vernier.

L'armurier se trouvait là, et ce fut lui qui reçut le visiteur.  
—Que désire monsieur ? fit-il, un fusil de chasse ? des pistolets ?

—Ni l'un ni les autres, monsieur, répondit Georges je viens solliciter de votre complaisance un simple renseignement.

—A vos ordres, monsieur... De quoi s'agit-il ?

Georges tira de sa poche le revolver que le procureur de la République de Melun avait donné à Paula Baltus.

Il le présenta à l'armurier en lui demandant :

—Ceci sort bien de chez vous, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur... impossible de s'y tromper... Mon nom est gravé là... Au moment de la déclaration de guerre, en 1870, j'avais un grand nombre de revolvers pareils à celui-ci... Je les ai vendus presque tous au commencement du siège de Paris.

—Peut-être pourriez-vous me dire à quelle personne vous avez vendu celui-ci.

—J'en doute très fort...

—Pourquoi ?

—La livraison se faisait immédiatement et contre argent. Nous n'avions aucun motif pour demander et pour écrire le nom de l'acquéreur... J'ai déjà fait cette réponse, il y a quelques mois, au procureur de la République d'une ville de province qui m'interrogeait au sujet d'un revolver sortant de chez moi comme celui-là... et, j'y songe, c'était peut-être le même...

—Pardon... Le revolver que je vous présente n'a pas dû être l'objet d'une vente ordinaire... fit observer Georges Vernier. Voyez... l'arme était ornée d'un écusson portant certainement un chiffre... En fouillant vos souvenirs, en consultant vos livres, vous retrouveriez sans doute le nom de celui pour qui vous aviez fait graver l'écusson disparu...

L'armurier regarda attentivement l'endroit où l'écusson dont parlait le docteur avait laissé sa trace.

Il secoua la tête.

—L'écusson placé là, répliqua-t-il, n'était point mon ouvrage.

—Comment le savez-vous ?

—Les armes de ce genre, vendues par moi, n'avaient rien sur la crosse... La plaque de celle-ci a dû être placée après coup et par un ouvrier mal habile, ce qui explique qu'elle se soit détachée...

—C'est votre opinion ?

—C'est ma certitude... D'ailleurs, s'il le faut pour vous convaincre, je puis consulter devant vous mes livres de 1870 et de 1871... Le souhaitez-vous ?

—Je vous en prie...

L'armurier prit dans un des rayons voisins de sa caisse deux registres volumineux, les posa sur une table et se mit à les feuilleter.

Georges le suivait des yeux, anxieusement.

Tous les feuillets relatifs à l'époque désignée plus haut furent tournés et interrogés avec attention.

Aucune trace ne s'y trouvait de ce que Georges voulait savoir.

—Vous le voyez, monsieur, dit l'armurier, ma mémoire n'était point infidèle...

—Sans doute, pour 1870 et 1871... répliqua Georges, mais dans l'année précédente et dans l'année suivante ?

—Inutile même de chercher.

—Pourquoi ?

—En 1869, je n'avais encore aucun revolver de ce modèle...

—Et en 1872 ?...

—En 1872, je n'en avais plus...

A cela, rien à objecter. La réponse était péremptoire en effet.

## X

### A LA RECHERCHE DE L'HOMME BLESSÉ EN SAVOIE.

Georges, singulièrement découragé, remercia l'armurier, reprit le revolver et sortit.

Tout lui manquait successivement. Ses espoirs s'éroulaient les uns après les autres.

Il avait frappé à la porte de vingt maisons de santé, cherchant les traces de Jeanne, et nulle part on n'avait pu ou voulu lui répondre.

—D'un autre côté, l'arme qui devait le mettre, croyait-il, sur les traces de la vérité, demeurerait inutile entre ses mains.

Qui sait quand arriverait la réponse de M. Delarivière à la lettre de Paula Baltus ?

Qui sait si le banquier consentirait à dire où se trouvait sa femme ?

Qui sait enfin si lui, Georges Vernier, parviendrait à guérir la folle et à obtenir d'elle le mot du terrible secret ?

Il ne lui restait donc qu'une ressource, bien précaire et bien incertaine, pour découvrir le nom du mystérieux condamné de Melun, et pour faire la lumière sur son passé.

C'était de se rendre en Savoie... Georges résolut de partir pour Millerie dès le lendemain.

En sortant de chez l'armurier il gagna le chemin de fer à la place de la Bastille ; bientôt il fut à Saint-Mandé et franchit le seuil de la demeure paternelle.

Il était si changé, que sa mère, dans le premier moment de surprise, eut quelque peine à le reconnaître.

Son père s'inquiéta de sa pâleur, de ses joues amaigries, de ses yeux caves.

—Cher enfant, lui dit-il, tu te fatigues trop ! Il ne faut pas abuser du travail... Tu finirais par te tuer...

—Encore quelques semaines de fatigue, père, répliqua Georges, et je pourrai prendre un peu de repos... En ce moment c'est de tout autre chose qu'il s'agit je suis ici pour vous adresser une question

—Laquelle ?

—Vous rappelez-vous qu'il y a quelques jours nous causions d'une condamnation à mort et d'une exécution qui ont été pour vous l'occasion d'un violent accès de colère ?

—Suivi d'une fort jolie conjestion... répliqua l'architecte, oui, parbleu, je m'en souviens... L'adjoint Lambert, qui est au fond le meilleur des hommes, avait eu le don de m'exaspérer en m'accablant de récriminations absurdes...

—A propos d'une photographie qu'il vous montrait et dans laquelle vous reconnaissiez ou vous croyiez reconnaître les traits d'un homme blessé en Savoie, presque sous vos yeux, par l'explosion d'une mine.

—Justement... Il me semble le voir, encore, ce pauvre diable, si courageux, ou plutôt si stoïque dans la souffrance.

—Père, vous vous croyez toujours certain de n'avoir point été la dupe de quelque vague ressemblance ?...

—J'en suis plus certain que jamais...

—Si j'ai bonne mémoire, vous aviez été adressé à un ingénieur habitant le pays...

—Et qui certainement l'habite encore.

—Comment s'appelait-il ? vous en souvenez-vous ?

—Très bien... il se nommait Dubail...

Georges tira son carnet et écrivit sur une des feuilles le nom de l'ingénieur.

—Pourquoi prends-tu cette note ? demanda l'architecte.

—Parce qu'il faut que je voie M. Dubail...

—Toi !

—Oui, moi, pour une affaire particulière et très importante... Cela vous étonne ?

—Dame ! un peu.

—Je vous mettrai au fait de tout, mais plus tard... Mon récit serait trop long, et le temps me manque aujourd'hui. D'autres renseignements, s'il vous plaît. L'ingénieur Dubail habite-t-il Millerie ?

—Non, mais Evian-les-Bains, à deux lieues de Millerie.

—Quelle route dois-je prendre pour y arriver ?

—Le chemin de fer jusqu'à Genève, et de Genève à Evian le bateau à vapeur.

—Merci, mon père ; je vous quitte.

—Déjà ! !

—Il faut que demain je sois à Genève.

—Va donc, cher enfant, et que le bon Dieu t'accompagne !

Georges embrassa ses parents, gagna Melun, alla droit chez Paula Baltus, lui fit part du peu de succès de ses premières démarches et lui annonça que le soir même il partirait pour Genève.

—Puissiez-vous y trouver le fil d'Ariane!... murmura la jeune fille en poussant un soupir.

Une période d'abattement profond succédait en ce moment chez elle à la période d'exaltation.

Laissons Georges Vernier monté dans l'express qui passait à Melun à 8 h. 55 minutes du soir, et rejoignons Jeanne et sa fille que nous avons quittées sur le boulevard Suchet, entre le bastion-caserne et la Muette.

La pauvre Edmée ne connaissait pas les secrets de la maison de sauté, machinée comme un théâtre.

Elle ignorait qu'à l'instant précis où elle quittait le chemin de ronde, Frantz Rittner était avisé qu'il se passait de ce côté quelque chose d'anormal.

A ce sujet nous devons à nos lecteurs une brève explication.

La voici :

La porte du boulevard Montmorency, dont trois personnes seulement possédaient la clef, le médecin des folles, Fabrice Leclère et René Jancelyn, ne pouvait s'ouvrir sans faire jouer un ressort qui, par le moyen d'un fil conducteur, mettait en branle une quadruple sonnerie électrique dans le cabinet du docteur et dans la chambre à coucher voisine.

Rittner avait pris cette précaution, usitée d'ailleurs pour la nuit dans un assez grand nombre de maisons de banque, afin d'être prévenu en temps utile de l'arrivée de ses complices, ce qui lui permettait de se tenir toujours sur ses gardes et de faire disparaître au besoin certaines notes compromettantes.

Le médecin des folles, suivant l'indication donnée par le fonctionnaire relativement aux deux femmes, s'était élancé sur leurs traces.

Il ne marchait pas, il courait... Il aurait voulu pouvoir franchir d'un seul bond la distance qui le séparait des fugitives.

Peu lui importait Edmée qui ne lui semblait point dangereuse, mais à tout prix il fallait que Jeanne redevenît sa prisonnière, ou plutôt sa prisonnière et, une fois qu'il l'aurait reprise, il se jurait de la bien garder.

—Près d'un quart d'heure d'avance sur moi! se disait-il. C'est énorme!... Elles auront eu le temps d'arriver au Ranelagh, de gagner l'entrée de Passy et la gare du chemin de fer de ceinture... Si je ne les rejoins pas auparavant, comment les retrouver?...

Et il allait de plus en plus vite, les yeux fixés sur le boulevard désert dont la ligne absolument droite s'étendait à perte de vue.

—Personne! répétait-il avec rage; personne! Elles sont loin déjà! Je ne les rattraperai pas!...

Tout à coup il lui sembla distinguer entre les arbres, sur le talus des fortifications, des formes humaines immobiles.

Il redoubla de rapidité, tenant les coudes au corps et ménageant son haleine comme un coureur de profession, et il se trouva bientôt en face de Jeanne et de sa fille.

Madame Delarivière était assise, ou plutôt à demi-couchée sur la pente de gazon, à la même place où nous l'avons laissée.

Edmée se tenait debout auprès d'elle, calme en apparence, mais les sourcils froncés et les yeux étincelants.

Elle avait les bras croisés sur sa poitrine, et son visage exprimait la décision.

Rittner, haletant, s'arrêta.

Malgré l'impétuosité de sa course, la colère sourde qui grondait en lui le rendait pâle comme un mort.

—Qu'avez-vous fait, mademoiselle? demanda-t-il à Edmée d'une voix rauque et menaçante.

—J'ai taché de fuir... répondit la jeune fille avec hauteur.

—En abusant de ma confiance!

—L'avais-je sollicitée, par hasard?

—Fuir! répéta le médecin des folles. Mais pourquoi?

—Parce que je veux que ma mère vive et guérisse, et parce que votre maison me semble une tombe où elle laisserait sa vie et sa raison... J'ai surpris les regards que vous jetez sur elle, et ces regards me font peur...

Le médecin des folles était pâle, nous l'avons dit, il devint livide. La rage et l'épouvante se partageaient son âme.

Il fut au moment d'éclater, mais il fit un violent effort et redevint brusquement maître de lui-même.

—Mademoiselle, reprit-il avec un calme forcé, je ne veux pas répondre à des paroles qui peuvent exciter ma pitié, mais non ma colère... Vous venez de commettre un acte dont, malgré vos explications insensées, je cherche en vain la cause, car ma conscience m'affirme qu'en toute occasion j'ai fait mon devoir et rien que mon devoir... Votre évasion, si elle eût réussi, me mettait dans une situation difficile, et vous plaçait vous-même dans d'inextricables embarras dont les suites auraient été certainement funestes... Grâce au ciel vous avez échoué! A tout péché miséricorde! Considérons cette tentative regrettable comme une folie de jeune fille, et veuillez me suivre...

—Jamais! répondit violemment Edmée.

—Vous ne me suivrez pas?

—Non, monsieur...

—Réfléchissez, mademoiselle, avant de vous prononcer ainsi!

—Mes réflexions sont faites...

—Permettez-moi de n'en rien croire... Ecoutez le langage de la raison. Monsieur votre père, après avoir remis votre mère en mes mains, vous a confiée à moi parce que sans doute il me jugeait prudent et sage... Je lui dois compte, non seulement de votre personne mais de votre conduite. Je connais les obligations que cette responsabilité m'impose, et je n'y faillirai point... Comment oserais-je paraître devant M. Delarivière à son retour, si je ne pouvais lui rendre le dépôt sacré à la garde duquel je suis commis? Encore une fois, mademoiselle, cessez une résistance inutile et veuillez me suivre...

—Encore une fois, monsieur, répliqua la jeune fille, je ne vous suivrai pas!

## XI

### LA REVANCHE DE FRANTZ RITTNER.

Frantz Rittner resta pendant quelques secondes stupéfait de cette résistance inattendue et persistante, mais, certain d'en triompher, il ne s'en alarma point, et reprit avec un mauvais sourire :

—Je vous en supplie, mademoiselle, évitez-moi la désolante nécessité d'employer la force pour vous contraindre.

—Ah! s'écria violemment Edmée, vous n'oserez porter la main sur moi!

—J'oserai tout!

—Tout, excepté cela!

—J'oserai tout!... répéta le médecin des folles avec une froideur de commande, je ne reculerai devant rien pour vous obliger à m'obéir si vous ne le faites de bon gré... Vous voyez que je suis absolument calme... Je vous parle avec déférence et respect, mais ne me contraignez pas à oublier que vous êtes une jeune fille pour ne voir en vous qu'une rebelle...

—Je ne vous dois point obéissance! fit Edmée d'un ton hautain.

Rittner commençait à s'irriter.

—Soit, dit-il sèchement, vous ne me devez rien, je l'admettrais si cela peut vous plaire, mais néanmoins il faut m'obéir...

—Non! cent fois non! répliqua l'enfant, je n'obéirai pas! Je veux que ma mère vive, je vous l'ai déjà dit, et je veux qu'elle soit guérie!... Elle ne rentrera point dans une maison où la raison ne lui reviendrait pas...

—Où donc la conduisiez-vous? demanda Rittner avec ironie.

—Que vous importe?...

Le médecin des folles fit deux pas vers la jeune fille. Il était si près d'elle que son souffle saccadé effleurait ses joues.

—Serait-ce, poursuivit-il avec un redoublement d'ironie mé-

lée de froide colère, serait ce chez l'illustre inconnu, chez le médecin provinciale dont vous entretenez si laugoureusement vos amies de pension ?

Mademoiselle Delarivière, effarée, recula.

— Ah ! le misérable ! s'écria-t-elle, le misérable ! ! il a déca-cheté ma lettre ! Il l'a lue ! C'est odieux et c'est lâche.

— Certes ! jo l'ai lue ! répliqua Rittner. C'étaient mon droit et mon devoir.

— Votre droit ! votre devoir ? répéta la jeune fille stupé-faite.

— Assurément, puisque je suis investi, par M. Delarivière absent, d'une autorité paternelle sans limites et sans réserves...

— Mon père supposait-il que vous en useriez ainsi ?

— J'en use à ma guise et je vous prouverai bientôt que vous n'avez qu'un parti à prendre...

— Lequel ?

— La soumission...

— Vous l'espérez en vain ? Je ne rentrerai pas à la maison de santé...

— L'air qu'on y respire était pernicieux pour vous sans doute, répliqua le docteur avec ironie, car je m'apercevois, mademoiselle, que, vous aussi, vous devenez folle.

— Si je restais votre prisonnière, certes, je le deviendrais bientôt.

— Oubliez-vous que je puis appeler à l'aide ? On me prêterait main-forte, et vous serez obligés de me suivre...

— Non ! répondit Edmée, car je crierai tout haut pourquoi je refuse de céder...

Frantz Rittner, perdant son sang froid en face de cette inébranlable obstination, sentait la colère le gagner.

— Ah ! nous verrons !... fit-il en frappant du pied.

Et il s'approcha brusquement de madame Delarivière. Jeanne regardait d'un œil égaré ce qui se passait à côté d'elle et ne comprenait pas, il la prit par le bras en lui disant :

— Venez, Jeanne ! Je le veux !...

La folle, à qui la voix et le regard du docteur en imposaient presque toujours, se leva et parut disposée à le suivre sans résistance.

Edmée s'élança, entourant sa mère de ses bras en répétant :

— Non, non, non, vous ne l'emmenerez pas !

— Arrière ! fit le médecin en la repoussant brutalement. Que m'importe, après tout, votre désobéissance ? Restez dehors si cela vous convient... Vous expliquerez à votre père cette conduite inouïe... moi je m'en lave les mains...

— Vous n'emmenerez pas ma mère !... reprit la jeune fille en s'accrochant aux vêtements de Rittner. Vous ne l'emmenerez pas !...

— Mais personne ne passera donc pour me délivrer de cette folle ?... s'écria le docteur avec rage.

En ce moment un officier et deux ou trois soldats sortirent du bastion-caserne.

L'officier prêta l'oreille en entendant la voix furibonde du médecin et se dirigea du côté d'où venaient les clameurs.

— Lieutenant, lui dit Rittner aussitôt qu'il l'aperçut, je vous en prie, venez à mon aide !

— Que se passe-t-il donc, docteur ? demanda le lieutenant pour qui le médecin des folles n'était point un inconnu.

Il l'avait rencontré souvent à Auteuil. Il avait même causé deux ou trois fois avec lui.

— Il se passe, répondit Frantz, que mademoiselle qui m'est confiée et sur qui, par conséquent, j'ai plein pouvoir, a fait évader sa mère de ma maison et refuse obstinément d'y rentrer avec elle.

— Alors c'est de vous, docteur, et de ces deux dames, que le factionnaire me parlait il y a quelques instants ?

— C'est probable...

— Monsieur, dit Edmée vivement en s'adressant au jeune officier, je vous en supplie, empêchez qu'on nous fasse rentrer dans cette maison...

— Mais pourquoi la fuyez vous, mademoiselle ?...

— Un pressentiment me dit que, si ma mère y rentre, elle n'en sortira point vivante, et je sens, moi, que je ne pourrais pas la soustraire à la mort... Elle nous entend, ma pauvre mère, vous le voyez, monsieur, mais elle ne peut nous comprendre... Elle n'a plus sa raison... Le docteur Rittner ne lui rendra jamais, et je prétends, moi, la conduire à quelqu'un qui la guérira certainement... Voilà pourquoi j'ai voulu sortir de la maison de santé... Voilà pourquoi j'ai emmené ma mère. Au nom du ciel, monsieur, faites qu'on nous laisse libres...

Rittner haussait les épaules.

L'officier répondit :

— Hélas ! mademoiselle, ce que vous me demandez est impossible... De quel droit interviendrais-je dans une question très grave, et qui d'ailleurs me paraît résolue dans un sens opposé à celui de vos désirs. Madame votre mère a été remise au docteur... Il répond d'elle... Il ne peut se départir de la surveillance à lui confiée...

— Mais, monsieur, si pourtant la vie de ma mère est menacée !...

— Par qui, mademoiselle ?

— Par cet homme.

Le lieutenant sourit en répliquant :

— La réputation du docteur Rittner ne me permet point de discuter comme sérieuse cette supposition. Son dévouement à ses pensionnaires est bien connu...

— Ainsi, balbutia la jeune fille, ainsi, monsieur, vous m'abandonnez...

Je ne vous abandonne ni ne vous soutiens, mademoiselle. Je vous conseille simplement d'obéir, ne voyant pas qu'il vous soit possible de faire autrement.

Edmée perdit la tête.

— Ah ! cria-t-elle au paroxysme de la colère et de la douleur, rester neutre, c'est être complice ! Vous nous livrez au bourreau, monsieur !!!

— Lieutenant, dit Rittner avec calme, j'aurai besoin sans doute de votre témoignage pour constater que cette enfant est folle.

— Folle !!! répéta la jeune fille, oui, vous avez raison, je le deviens, et c'est grâce à vous !... Que Dieu vous juge et vous punisse !

Et la pauvre Edmée, succombant aux terribles émotions qu'elle venait de subir, perdit connaissance et roula sur le talus gazonné, aux pieds de sa mère qui ne parut pas s'en apercevoir.

Rittner poussa un soupir de soulagement.

— Voilà une syncope arrivée fort à propos et qui coupe court à tout ! dit-il.

— Ne craignez-vous rien pour cette malheureuse jeune fille ? demanda l'officier.

— Je crains beaucoup, au contraire... répliqua le docteur. Cette secousse amènera probablement des accidents nerveux, et peut même aboutir à la folie... Mademoiselle n'y est, hélas ! que trop prédisposée... Mais il est possible aussi que je voie les choses trop en noir, et je l'espère de tout mon cœur... Lieutenant, je sollicite de vous un bon office...

— Lequel ?

— Autorisez, je vous en prie, deux de ces messieurs à me prêter leur aide pour transporter cette jeune fille à la maison de santé, dit Frantz Rittner, en désignant les soldats qui regardaient curieusement la scène à laquelle nous venons d'assister.

— C'est la chose du monde la plus simple ; ils sont à votre disposition.

Sur un signe du lieutenant, deux militaires firent un siège de leurs mains et de leurs bras entre-croisés, et portèrent Edmée doucement au logis du docteur.

Jeanne, que le médecin des folles tenait par le bras, les suivit docilement.

Elle fut réintégrée dans sa cellule tandis que mademoiselle Delarivière, étendue sur son lit et toujours évanouie, recevait des infirmières les premiers soins que nécessitait son état. La

sinistre maison d'Autueil tenait de nouveau sa double proie.

Depuis que Claude Marteau avait fait la terrible découverte qui nous est connue, il était devenu silencieux et sombre. Il travaillait toujours, mais on ne le voyait plus sourire, on ne l'entendait plus chanter.

Sans trêve et sans relâche il se répétait :

— Est-ce réel, ce que je devine ? Est-ce possible, ce que je crois ?

Tous ses efforts pour arriver au doute étaient inutiles.

Il se rappelait la première promenade sur la Seine, les questions de Fabrice qui lui semblaient alors étranges et dont le véritable sens lui apparaissait maintenant net et distinct ; il revoyait la pâleur livide du jeune homme, le matin de l'exécution ; il s'expliquait le but de cette fausse bienveillance et de cet intérêt menteur qui lui avaient inspiré d'abord une si profonde reconnaissance.

La lumière se dégageait de tout cela.

Il se demandait avec trouble ce qu'il devait faire. Avertir la justice ?

Cette pensée lui faisait peur.

— Qui sait ? murmurait-il, on lui avait peut-être volé le revolver...

Il ajoutait : — Attendons encore. Et il gardait son secret.

## XII

### LE SLOOP

Laurent, l'ex-valet de chambre promu à la dignité d'intendant de la maison de Neuilly-Saint-James, s'était bien aperçu du changement d'humeur de son commensal, mais il n'en avait tiré aucune conséquence.

— Il s'ennuie, peut-être, se disait-il. Quand M. Delarivière et M. Fabrice seront de retour, il aura de la distraction, et il reprendra sa gaieté.

Le ci-devant matelot reçut une lettre du constructeur de canots.

Cette lettre lui annonçait que le sloop qu'il avait visité était prêt à recevoir son grément, et le pria de venir voir si l'embarcation lui convenait.

Claude partit aussitôt pour Charenton.

Le sloop était à l'eau.

La coquetterie de ses formes méritait l'attention des connaisseurs.

Sa cabine spacieuse pouvait contenir six personnes.

— C'est un joli morceau de bois !... fit Claude après avoir passé son inspection. La coquille me plaît et, avec un bon grément à l'américaine, je crois qu'on pourra filer pas mal de nœuds à l'heure...

— Ça, dit le constructeur, j'en réponds...

— Et, demanda l'ex-matelot, combien me feriez-vous payer l'objet ?

— Tout gréé ?

— Oui, tout gréé, avec sa chaîne et son ancre...

— Ça vaut douze mille francs...

— Très-bien ! reprit Claude Marteau de l'air le plus sérieux du monde.

Puis il ajouta :

— Et combien ferez-vous de rente à celui qui vous en donnera ce prix-là ?

Le constructeur se mit à rire.

Claude continua :

— Ce n'est point pour vous chicaner, parole d'honneur ! mais il faut être raisonnable, que diable !... En vous offrant de ça huit mille cinq cents, je crois vous faire une proposition sérieuse et acceptable... Est-ce entendu ? M'adjugez-vous le sloop à huit mille cinq ?...

— Je ne pourrais pas même vous le laisser à neuf mille.

— Vrai de vrai ?

— Foi d'honnête homme !

— Eh bien, voyons, entre braves gens il y a toujours moyen de s'entendre... Le sloop est solidement établi, je ne dis pas non... Carrément assis sur sa quille, je le reconnais... Ça doit

se conduire gentiment sous la bourrasque, sans embarquer d'eau, sans élapoter, mais foi de matelot, ça ne vaut que dix mille francs, et je n'en donnerais pas un sou de plus...

Bah ! vous iriez bien à dix mille cinq cents...

— Pas seulement dix mille zéro cinq. Mais payé rubis sur l'ongle. Ah ! vous n'attendriez pas votre argent.

— Eh bien, tope ! fit le constructeur en tendant la main à Claude.

— Tope ! répéta ce dernier en frappant dans cette main. Et vous payerez à déjeuner...

— Bien volontiers... Nous irons tout près d'ici chez un pêcheur restaurateur qui est un de mes clients et qui aura certainement une matelote de contrebande à nous offrir, avec un petit vin de Graves dont vous me direz des nouvelles.

— Entendu. Quand le grément sera-t-il en place ?

— Je n'ai qu'à le poser... Il est au chantier tout préparé.

— Chargez-moi ça de toile, ferme !

— Avec une honnette ?

— Je vous ai dit : A l'américaine ! avec un double foc.

— Ça sera complet dans huit jours... Allons déjeuner.

Le constructeur prit le bras du matelot, et tous deux, un quart d'heure plus tard, attablés chez le pêcheur en question, arrosaient de vin blanc des câbelottes aux pommes de terre frites, en attendant la matelote de contrebande.

— Voici cinq mille francs à valoir... dit Claude après le déjeuner. Faites-moi un reçu, s'il vous plaît... Vous toucherez le solde à la livraison... Je vous apporterai votre argent d'aujourd'hui en huit, en venant chercher le joujou moi-même... Ça me fera une promenade.

— Vous descendrez le sloop tout seul jusqu'à Neuilly ? demanda le constructeur.

— Je m'en tirerais bien, je vous assure... mais je préférerais avoir quelqu'un, et, à ce sujet, j'ai même compté sur vous...

— Sur moi ?

— Oui.

— Dame ! si ça se peut... De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais un gamin gentil et intelligent, d'une douzaine d'années, pour m'aider dans la mesure de ses forces et à la pêche. J'aimerais que le moussaillon sache un peu ce que c'est que l'eau, et qu'il ait du goût à la chose... Je lui apprendrais le métier... J'ai pensé que vous qui voyez tant de monde, qui connaissez tous les rats de Seine, vous pourriez peut-être m'indiquer ce qu'il me faut...

— Comme ça se trouve ! s'écria le constructeur. Je crois que j'ai justement votre affaire sous la main...

— Vrai ?

— Un garçonnet sans malice, mais point bête... Ah ! mais non, il s'en faut de tout ! Il connaît la rivière... Il manie l'aviron et la godille comme un vieux pêcheur... Il nage à rendre des points à une couvée de canards... Vous devez l'avoir vu chez moi, au chantier...

— Est-ce que c'est ce petit bonhomme qui ramenait un lourd bachelot de la haute Seine ?...

— Justement ! c'est un pauvre petit que j'emploie tant que je peux à ce genre de travail, le fils d'une brave femme qui habite à Charenton depuis peu de temps. La mère fait des ménages pour vivre... J'ai pris le gamin... Je lui donne une pièce de temps à autre... Si peu que ce soit ça les aide toujours... Si vous vous en chargez, ce sera une bonne action.

— Ça peut m'aller très bien, et ça soulagerait la mère... Le gamin serait habillé, nourri, couché, et toucherait une solde de vingt francs par mois.

— Ce serait pour la digne créature une aisance relative... répondit le constructeur. Tout ce que je peux faire, et je fais de mon mieux, ne constitue pas, à beaucoup près, l'équivalent de ce que vous offrez.

— Ne vous inquiétez pas du gamin... Il a bon vouloir, ce petit. C'est un cœur d'or... Il ne demande qu'à travailler dur et à gagner quelques sous afin de les porter bien vite à sa mère... Le seul consentement qu'il faille obtenir est celui de la brave femme.

—Le donnera-t-elle ?  
 —Jo l'espère...  
 —J'irai la voir après déjeuner...  
 —C'est ça... et s'il faut un coup de main pour la décider, (car ça lui semblera bigrement dur de se séparer de l'enfant), demain ou après demain je pousserai à la roue...  
 —Est-elle mariée ou veuve, la bonne dame ?...  
 —Jo ne crois pas qu'elle soit veuve, mais on ne voit jamais son mari... D'ailleurs, comme bien vous pensez, je ne lui ai adressé aucune question à ce sujet...

—Où demeure-t-elle ?  
 —A Charenton, rue de Paris, n°\*\*\*.  
 —Vous savez son nom ?  
 —Oui... Elle s'appelle Marie Tallandier.  
 Claude écrivit au crayon, sur un fragment du *Petit Journal*, le nom et l'adresse que le constructeur venait de lui donner.

Le déjeuner fini, les deux hommes se séparèrent, après l'échange d'une cordiale poignée de main, en prenant rendez-vous pour la semaine suivante.

Le constructeur regagna son chantier. L'ex-matelot se dirigea vers la rue de Paris. A l'adresse indiquée, il fit halte et pénétra dans l'allée d'une maison d'apparence honnête, mais extrêmement modeste.  
 —Madame Tallandier ? demanda-t-il à la concierge. Est-ce bien ici qu'elle demeure ?

—Oui, monsieur.  
 —Est-elle chez elle présentement ?  
 —Le petit est rentré il y a cinq minutes, je ne crois pas que la mère soit sortie... vous pouvez monter sans crainte...  
 —A quel étage, s'il vous plaît ?  
 —Au dernier... tout en haut... aucun moyen de se tromper... l'escalier finit en face de la porte...  
 —Grand merci...

La concierge venait de paraphraser à son insu le premier couplet d'une vieille chanson, célèbre autrefois :

Je loge au quatrième étage,  
 C'est là que finit l'escalier...  
 Je suis ma femme de ménage.  
 Mon domestique et mon portier...

Claude Marteau escalada rapidement les marches. Sur le carré du quatrième et dernier étage il se trouva en face d'une porte à laquelle il frappa.

Cette porte lui fut ouverte par un enfant d'une douzaine d'années qui, voyant un visiteur inconnu, tourna la tête en arrière et cria :

—Mère, c'est un monsieur...  
 —Bonjour, mon petit homme, fit Claude en ôtant son béret ; et il répéta la question précédemment adressée à la concierge :

—Madame Tallandier ? Est-ce bien ici qu'elle demeure ?  
 —Oui, monsieur...  
 —Je voudrais lui parler.  
 —Maman, reprit le gamin, le monsieur voudrait te parler.  
 —Eh bien, qu'il entre !... répondit une voix de femme.

La chambre dont l'ex-matelot franchit le seuil était mansardée et prenait jour sur les toits voisins par une fenêtre garnie de rideaux de mousseline blanche, très commune, mais d'une blancheur éclatante.

Le logement, composé d'une seule pièce et d'un cabinet, offrait les dimensions les plus exigües.

Un très petit nombre de meubles grossiers le garnissaient tant bien que mal, mais un ordre parfait, une propreté flamande, rachetaient la pauvreté de l'ensemble.

Claude trouva que la mère et le fils étaient logés gentiment.

## XIII

## LE PETIT MOUSSE.

Le fils de madame Tallandier, nous le savons déjà, avait environ douze ans.

Sa figure un peu hâlée, piquée çà et là de taches de rousseur et couronnée par une épaisse chevelure fauve frisée com-

me la toison d'un agneau, offrait des traits irréguliers mais fins, et respirait l'intelligence.

Ses vêtements plus que modestes étaient admirablement entretenus.

Madame Tallandier paraissait âgée de trente-cinq ou trente-six ans.

De taille moyenne, bruno avec une chevelure épaisse et des yeux superbes, elle avait dû être très jolie, mais de grandes douleurs, des souffrances cuisantes, des privations peut-être, avaient imprimé à son visage un commencement de flétrissure.

Ses paupières gonflées et rougies offraient des traces de larmes récentes.

L'ensemble de sa personne commandait l'estime et la sympathie. On se sentait en présence d'une honnête femme.

Claude Marteau la salua deux fois de suite.  
 —C'est bien vous, madame, demanda-t-il ensuite, qui êtes madame Tallandier ?

—Oui, monsieur...  
 —Et ce jeune gars est votre fils ?  
 —Oui, monsieur... c'est Pierre... mon unique enfant...

En répondant ainsi la pauvre mère attirait le gamin dans ses bras et couvrait son front de baisers. En même temps, ses yeux devenaient humides.

Elle reprit :  
 —Qu'est-ce qui vous amène chez moi, monsieur ? Est-ce pour un ménage ?

—Non, madame...  
 Madame Tallandier regarda son visiteur avec un peu de défiance et d'inquiétude.

—Mais, alors, fit-elle ensuite qui vous a dit mon nom ? qui vous a indiqué ma demeure ?... Que me voulez-vous ?...

—C'est bien simple... je sors de chez M.\*\*\*, le constructeur de canots...

—Où je vous ai vu tout à l'heure... interrompit le petit Pierre. C'est vous qui avez acheté le beau sloop que l'on a mis à l'eau il y a deux jours...

—Oui, mon petit homme... répliqua Claude Marteau, c'est bien moi qui ai acheté le sloop pour le compte de mon bourgeois, M. Fabrice Leclère, et c'est au sujet de ce sloop que je viens voir votre maman...

—Jo ne comprends pas du tout ?... fit madame Tallandier.  
 —Une minute de patience et vous allez comprendre... Ayant à soigner une flottille d'embarcations, j'ai besoin d'un aide, d'une façon de petit mousse... J'en ai parlé au constructeur... Il m'a donné votre adresse en me disant que le gamin avait de l'intelligence à revendre, qu'il ferait parfaitement mon affaire si vous consentiez à le laisser venir avec moi...

Madame Tallandier, dont la physionomie mobile exprimait un redoublement d'inquiétude, s'écria :

—Mon Dieu, est-ce que M.\*\*\*, serait mécontent du petit, qu'il songe à s'en débarrasser ?  
 —Nullement, madame...

—Mais pourquoi donc alors ne le garde-t-il pas ?  
 —Parce qu'il a pensé que la place dont je dispose serait avantageuse pour l'enfant qui pourrait vous venir en aide.

—C'est beaucoup de bonté, et je suis reconnaissante de l'intention, mais M.\*\*\* sait bien que je ne veux pas me séparer du petit... Il m'avait promis de lui enseigner le métier de constructeur, et, en éloignant aujourd'hui Pierre du chantier, ça pourrait l'empêcher de gagner sa vie plus tard.

—Détrompez-vous, madame... Si je le prenais avec moi, ce serait dans l'intention de lui apprendre un solide métier qui nourrit bien son homme... D'ailleurs vous ne seriez pas séparé de lui par une longue distance... Mes patrons habitent Neuilly. Quand l'enfant ne pourrait venir vous voir, vous pourriez, vous, venir passer de temps en temps la journée avec lui.

—Ah ! c'est à Neuilly que vous le mèneriez ?  
 —Oui, madame...  
 —Et qu'est-ce qu'il y ferait.  
 —Tout ce que fait un mousse à bord d'un navire de l'État.

Et puis il m'aiderait à conduire les embarcations de plaisance et le bateau de pêche... à poser et à lever les filets...

— Ah ! dit le gamin, j'aimerais ça ! La pêche c'est mon plaisir...

— Et, reprit madame Tallandier, il serait payé ?

— Oui, madame, habillé, logé, nourri, et vingt francs par mois pour commencer... Si l'on était content de lui, au bout de quelques mois je me ferais fort de lui obtenir de l'augmentation...

— Vingt francs ! s'écria le petit Pierre qui semblait émerveillé de cette somme, dis-donc, mère, ça ferait deux cent quarante francs par an auxquels je ne toucherais pas et que tu mettrais de côté...

— Oui, mon enfant, répliqua madame Tallandier, mais j'aimerais mieux te voir constructeur... je serais plus tranquille.

— Ça me connaît, la varlope et le rabot ? reprit Claude. J'ai le projet d'organiser un petit chantier et de construire moi-même un canot... L'enfant en apprendrait avec moi tout aussi long qu'ici... Je me chargerais de faire de lui un ouvrier fini, un batelier malin et un fin pêcheur. De cette façon il aurait trois cordes au lieu d'une à son arc...

— Je ne dis pas non, monsieur... mais il faudrait nous séparer. Ce que vous m'offrez, c'est très très joli pour un enfant de douze ans... C'est énorme... Ça améliorerait beaucoup notre position, car M. \*\*\* a dû vous apprendre que je suis très pauvre... Nous vivons de presque rien, et nous avons quelquefois bien du mal à vivre, l'enfant ne me coûterait plus un sou, et avec l'argent qu'il gagnerait on pourrait lui faire pour plus tard un petit capital. Je sais tout cela, monsieur ; dans l'intérêt du gamin je devrais accepter ce que vous proposez... Mais, que voulez-vous, le courage me manque pour le laisser partir... Songez donc, je n'ai plus que cet enfant sur la terre... et je l'aime tant !...

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix brisée, et la pauvre femme éclata en sanglots.

Elle s'était laissée tomber sur une chaise.

L'enfant, dont les yeux se mouillaient, s'élança sur ses genoux, lui jeta ses bras autour des épaules, et balbutia en l'embrassant :

— Mère, ne pleure pas, je t'en supplie ? tu me fais pleurer aussi ? Pourquoi te chagriner comme ça ?... On n'est pas séparé quand on se trouve à une heure de chemin l'un de l'autre... Je veux, moi, que tu sois heureuse et que rien ne te manque... Je veux travailler et gagner de l'argent pour toi, afin de te dorloter quand tu seras vieille... Laisse-moi aller à Neuilly... Quand je ne pourrai pas venir, tu viendras me voir... ce monsieur l'a dit... Je me conduirai bien... On m'augmentera, et je serai si content de penser que mon travail te donne le repos...

— D'autant plus, reprit Claude Marteau, qu'il y a une autre chose très avantageuse, à laquelle je n'avais pas pensé tout d'abord... Le produit de la pêche, à part, bien entendu, ce qu'on prendra pour la table des maîtres et pour la maison, nous appartiendra à moi et au petit... Les bénéfices ne seront pas à dédaigner, rapportez-vous en à moi !... Voyons, décidez-vous, madame Tallandier... J'en aurai bien soin, moi, du petit... Il me plaît d'abord ! Je vois qu'il a bon cœur... Il vous aime... il ne pense qu'à vous... et les enfants qui aiment leurs parents, impossible de ne pas les aimer quand on a quelque chose là !

Et Claude Marteau frappait avec énergie de sa large main le côté gauche de son ample poitrine.

Il poursuivit :

— Pensez donc... la maison est bonne... Il sera nourri comme un *coq-en-plâtre*... il engraissera... Sans compter que le soir, quand il n'aura rien à faire, je l'envoierai à l'école...

— Oh ! dit Pierre avec orgueil, je sais lire et écrire...

— Ça n'empêche pas d'aller à l'école tout de même et d'apprendre davantage... l'arithmétique, le dessin et un tas d'autres *schéisses* qui sont utiles à connaître...

— Oh ! oui, le dessin ! s'écria le petit Pierre dont l'œil étincela. Savoir retracer sur le papier ce qu'on voit ! Ça doit être amusant !... J'aimerais ça plus que tout...

— Allons, madame Tallandier, reprit Claude Marteau d'une voix encourageante. Allons, prenez un grand parti... Soyez raisonnable... Prouvez que vous n'aimez pas seulement le petit pour vous, mais pour lui-même... Le présent n'est pas tout, que diable ! Songez à l'avenir, en bonne mère que vous êtes...

La pauvre femme pressa de nouveau contre sa poitrine le petit garçon qui n'avait point quitté ses genoux.

Elle le couvrit d'ardents baisers en balbutiant :

— Oh ! cher... cher... cher enfant... ma vie... mon âme.

Et elle poussa un profond soupir en essayant de la main gauche les larmes qui recommençaient à couler.

— Eh bien, voyons, demanda Claude Marteau, avez-vous réfléchi suffisamment ? L'affaire est-elle convenue ?

Madame Tallandier secoua la tête.

— Oh ! monsieur, répliqua-t-elle, vous comprenez bien que je ne puis pas vous répondre comme ça tout de suite pour une chose aussi grave... Je veux y penser encore, et aussi consulter M\*\*\* qui a été si bon pour nous...

— Eh bien, soit... Combien vous faudra-t-il de temps pour cela ?...

— Huit jours, monsieur... Il me semble que ce n'est pas trop...

— Mettons donc huit jours, puisque vous y tenez absolument... Je viendrai dans une semaine chercher mon sloop... Nous causerons... et si vous êtes enfin décidée, comme je le désire et comme je l'espère, j'emmènerai Pierre...

Madame Tallandier fit un signe d'assentiment.

Claude tendit la main à l'enfant, qui la prit et la serra comme un homme, et le matelot sortit en répétant :

— Dans huit jours...

Tout en descendant l'escalier, il murmurait :

— Pourvu qu'elle consente ! il me va de plus en plus, et moucheur ! Il me semble que de l'avoir avec moi ça me porterait bonheur !

#### XIV

##### NOUVEAU RÉSULTAT NÉGATIF.

Le voyage de Georges Vernier s'était effectué rapidement. Quatre jours lui avaient suffi pour aller à Genève, de Genève à Evian, d'Evian à Millerie, d'où il était revenu d'une seule traite à Melun.

Mais, hélas ! il revenait profondément découragé.

Il n'avait recueilli aucune indication, aucun indice pouvant le mettre sur la trace de la famille du condamné.

Les renseignements obtenus se bornaient à ceci :

L'homme estropié par l'explosion d'une mine prétendait s'appeler Pierre. Il arrivait de France et n'était muni ni de papiers ni de certificats...

Admis à travailler aux carrières comme simple ouvrier, son intelligence, son zèle, et certaines connaissances spéciales l'avaient fait nommer conducteur des travaux au bout de quelques temps.

Aussitôt après la guérison de son affreuse blessure, il s'était mis en route sans dire où il allait, et personne à Millerie n'avait plus entendu parler de lui.

Georges ne doutait pas que cet homme ne fût le supplicié de Melun, mais à quoi lui servait cette conviction ?

Paula Baltus, immédiatement mise au fait par le docteur du résultat négatif de son excursion en Savoie, considérait la guérison de Jeanne comme l'unique moyen, désormais, d'arriver à la découverte de la vérité...

Mais où trouver Jeanne ?

La lettre écrite par l'orpheline à M. Delarivière n'était parvenue au Havre que depuis cinq jours.

Or il en fallait neuf à cette lettre pour arriver à New-York, en supposant que nul de ces incidents fâcheux, si fréquents en pleine mer, ne retardât la marche du navire.

Paula, convaincue que la réponse attendue arriverait par le télégraphe, pressait le jeune médecin de trouver une maison de santé dont il pût faire immédiatement l'acquisition...

Georges cherchait, mais sans succès.

Il avait repris ses travaux, compulsant nuit et jour les auteurs anciens et modernes, dont les écrits traitaient de l'aliénation mentale sous toutes ses formes, et des moyens curatifs appliqués à cette effrayante maladie.

Il antassait notes sur notes. Il creusait une idée qui lui avait été inspirée par deux ouvrages allemands, mais que certains spécialistes déclaraient absurde et dangereuse.

Malgré ces contradictions, il se sentait irrésistiblement poussé par son instinct, par ses raisonnements, par la logique, vers l'emploi d'un moyen étrange que nous connaissons quand le moment en sera venu.

D'autres avaient expérimenté déjà ce moyen avec une pleine réussite, et cela militait en faveur de ses convictions...

Il restait incéces, cependant... Il éprouvait le besoin de consulter les maîtres de la science, de prendre l'avis des professeurs sous lesquels il avait étudié, et dont l'incontestable supériorité s'imposait à lui.

En conséquence, il résolut, après avoir écrit un mémoire relatif aux causes apparentes de la maladie de Jeanne, à tout ce qu'il avait appris de la bouche de M. Delarivière sur le tempérament de sa femme, et enfin à ce qu'il avait remarqué lui-même pendant qu'il lui donnait des soins, il résolut, disons-nous, d'aller trouver le plus vénéré de ses professeurs, et de le consulter sur l'opportunité du moyen curatif qui le préoccupait si vivement.

Il était à peu près sûr d'être reçu, vers huit heures du matin, par le médecin célèbre.

Un matin donc, au point du jour, il monta dans le train-poste, et aussitôt à Paris gagna le quartier de la Sorbonne où demeurait le docteur V...

Le docteur était chez lui.

Georges lui fit passer sa carte par un vieux valet de chambre à cheveux blancs, et quelques minutes plus tard il franchissait le seuil du cabinet de son ancien professeur, resté son protecteur et son ami.

Le docteur V... dont nous croyons devoir remplacer le nom par une initiale, pour des motifs faciles à apprécier, ressentait à l'endroit de Georges autant d'estime que de sympathie et lui croyait un brillant avenir.

Il le reçut avec effusion, l'embrassa comme son fils et lui dit :

— Quel que soit le motif qui vous amène chez moi, mon cher enfant, je suis bien heureux de vous voir et, s'il s'agit d'un service à vous rendre, je serai plus heureux encore...

— Il s'agit en effet d'un service, maître... d'un grand service...

— Mon influence, ma bourse, mes conseils sont à votre disposition.

— C'est un conseil que je viens vous demander...

— Un conseil d'ami, ou de médecin ?

— De médecin d'abord.

— Vous croyez donc toujours en moi ?...

— Si j'y crois ? Ah ! maître, plus je travaille, plus je m'efforce de monter les rumpes ardues de la science, et mieux je vois, mieux je comprends, que je n'arriverai jamais à votre hauteur...

Le docteur V... prit la main du jeune homme et la serra.

— Merci, mon enfant ! s'écria-t-il. Merci de la part que vous faites à votre vieux professeur !... Vous êtes un de ceux, bien rares, hélas ! qui, lorsqu'ils ont pris leur essor, se souviennent que nous leur avons donné des ailes... Les autres usent leur force naissante à tenter de nous renverser afin de prendre notre place.

— Ce sont des nains qui s'attaquent aux géants ? répliqua Georges. Il faut les plaindre...

— De quel conseil avez-vous besoin, cher enfant ?

Georges expliqua en peu de mots à l'homme célèbre ce qu'il attendait de lui, et remit entre ses mains le mémoire relatif à madame Delarivière.

Le docteur V... l'écouta avec une attention profonde, mais la question que lui soumettait son élève était d'une extrême gravité, il ne pouvait ni ne voulait se prononcer à la légère,

— Je vous comprends, dit-il, quand Georges out achevé.

— Et que me répondez-vous ?

— Rien, avant d'avoir fait une étude approfondie du mémoire que vous m'apportez...

— Et cette étude, maître, la ferez-vous bientôt ?

— Oui, je vous le promets. Je ne sais si nous nous trouverons d'accord sur tous les points, mais il me semble certain dès aujourd'hui que nous arriverons au même résultat.

— Ah ! cher et grand maître, s'écria le jeune homme, si j'ai le bonheur d'obtenir votre approbation, je me sentirai fort et ne douterais point du succès...

— Ainsi donc, reprit le docteur célèbre, vous allez vous occuper de l'aliénation mentale d'une façon toute spéciale ?

— C'est mon projet...

— Et vous aurez absolument raison. Ils sont rares, les médecins aliénistes doués d'une intelligence aussi brillante que la vôtre... Vous serez bien vite hors ligne... S'il faut un guide à vos premiers pas dans cette voie difficile, comptez sur moi... Je redeviendrai votre maître comme autrefois. Les études nouvelles que vous allez entreprendre vous coûteront bien des veilles... mais je connais votre amour du travail.

— Je vous connais concienzueux et infatigable... Vous avez l'ardeur... vous avez la foi. L'avenir est à vous ; seulement, aux labeurs du cabinet il faudra joindre la pratique. Pratiquer beaucoup, tout est là !... C'est à cette condition que s'acquiert la vraie science et le talent...

— Jo le sais, maître et je pratiquerai...

— Il sera bon tout d'abord, de suivre les consultations d'une maison d'aliénés... Si vous pouviez avoir ensuite un établissement à vous, et surtout des malades, vous marcheriez à grands pas.

— Je cherche une maison de ce genre ayant déjà plusieurs années d'existence...

— Elles sont rares...

— Sans doute, mais non pas introuvables.

— Cela vous coûtera beaucoup d'argent.

— Je dispose d'un commanditaire très riche.

— Tant mieux, car le commanditaire pour un débutant, c'est l'oiseau rare... *rara avis* !

— Ne connaissiez-vous pas, cher maître, une maison de santé à vendre, remplissant les conditions désirées ?...

— Attendez donc... il me semble qu'on me parlait dernièrement de quelque chose de ce genre.

— A Paris ?

— Oui... ou du moins dans les environs... Ah ! mes souvenirs se précisent... L'établissement en question est situé à Auteuil... J'ai même reçu une note à ce sujet... une sorte de prospectus...

— Cherchez-le, maître, je vous en supplie !

— C'est ce que je vais faire...

Et le docteur V... fouilla, séance tenante, dans une foule de lettres ouvertes et de notes de toute sorte amoncelées sur son bureau dans le plus beau désordre.

— Je le tiens ! s'écria-t-il au bout de quelques secondes. Le voici... Lisez vous-même.

Georges saisit avidement le papier que lui tendait son ancien professeur et lut tout haut les lignes suivantes autographiées, avec cet en-tête :

#### MAISON DE SANTÉ D'AUTEUIL

Le docteur Rittner, médecin aliéniste, propriétaire et directeur d'une maison de santé de premier ordre située à Auteuil, rue Raffet et boulevard Montmorency, bien connue par sa position magnifique, son aménagement hors ligne et sa nombreuse et riche clientèle, a l'honneur de faire savoir à l'émiment docteur V... qu'il aurait l'intention de céder son établissement à un médecin que des études spéciales mettraient à même de lui succéder.

Le docteur Rittner, étant forcé de quitter Paris pour des affaires de famille, traiterait rigoureusement au comptant, mais dans de bonnes conditions.

Les yeux de Georges étincelaient de joie,

—Eh bien, s'écria le docteur V... voilà votre maison toute trouvée, ce me semble!!

## XV

## OU GEORGES VERNIER A LA MAIN HEUREUSE.

—Vous connaissez la maison de santé d'Auteuil, maître?... demanda Georges Vernier.

—Oui, répondit le médecin célèbre. Un de mes amis, qu'une nécessité douloureuse avait contraint d'y placer sa mère, m'avait prié de m'y rendre en consultation... Il y a deux ans de cela à peu près...

—Que pensez-vous de l'établissement?

—Il me paraît hors ligne comme aménagement et comme situation.

—Et son directeur?

—Ne mérite point, selon moi, la réputation dont il jouit...

—Il est célèbre cependant?

—Qu'est-ce que cela prouve? Sa renommée, faite à coups de réclames, me laisse fort insensible. J'ai jugé le docteur Rittner, et voici mon opinion sur son compte: Cet Allemand a certainement étudié beaucoup; c'est un spécialiste, mais un spécialiste entêté, imbu des anciennes méthodes qu'il ne rajeunit qu'en apparence, ennemi de tout progrès réel, et ne cherchant à combattre la folie qu'avec les armes rouillées d'un antique arsenal...

—Piètre médecin, au total! fit Georges. Mais est-ce un honnête homme?

—A cette question, mon cher enfant, je n'oserais répondre... Je ne sais rien qui me permette d'attaquer la moralité du docteur Rittner... Il me semble peu sympathique, voilà tout... Ceci n'a point empêché sa maison de réussir et même d'avoir la vogue... Il ne songe à vendre, j'en suis sûr, que parce qu'il se trouve assez riche. Son établissement, dans vos mains, mieux encore que dans les siennes, serait une mine d'or, d'autant plus que je vous recommanderais d'une façon très chaude, ce que je n'ai jamais fait pour lui, et vous savez que mon patronage a quelque valeur... Allez donc à Auteuil le plus tôt possible... Visitez la maison... Rendez-vous compte de tout, et tâchez de vous entendre avec ce Rittner... Seulement soyez bien sur vos gaudes... Ne subissez aucun entraînement irrésistible, l'Allemand, je n'en doute pas, vous tiendra la dragée haute... Discutez vigoureusement...

—Selon vous, cher maître, que vaut la maison?...

—L'immeuble appartenant au docteur, il faudra l'acheter aussi. J'estime l'immeuble et la clientèle de trois cent cinquante à quatre cent mille francs.

—Oh! oh! C'est un gros prix!

—Estimez-vous heureux si Rittner ne vous en demande pas le double.

—Je vais m'y rendre tout de suite pour savoir à quoi m'en tenir.

—Allez, je vous le conseille; et, si vous traitez, faites-le moi savoir aussitôt.

—Je reviendrai vous voir, ou je vous écrirai sans retard...

—C'est entendu...

—Et mon mémoire?...

—Oh! soyez tranquille! Je vous promets de l'étudier scrupuleusement, de peser le pour et le contre avec une impartialité rigoureuse; j'y répondrai par un autre mémoire que je vous enverrai à Melun, ou que vous viendrez prendre chez moi...

—Merci mille fois, mon cher maître, et à bientôt!...

—A bientôt, mon enfant!

Le vieux professeur serra la main de son ancien élève et voulut le reconduire jusqu'à la porte de l'appartement.

—De trois cent cinquante à quatre cent mille francs! se disait Georges en descendant l'escalier, ce chiffre n'effraye! Mademoiselle Baltus, si grande que soit sa bonne volonté, ne reculera-t-elle pas devant une pareille somme?... Et, en admettant qu'elle me fournisse les capitaux nécessaires pour acheter l'établissement, comment arriverai-je à la rembourser? Enfin voyons toujours...

Le jeune homme monta dans un fiacre et donna l'adresse de la rue Raffet.

Ce même jour le docteur Rittner avait reçu de Fabricio une lettre portant le timbre de New-York.

Cette lettre, froide et laconique, était écrite de telle sorte que, si par hasard elle tombait en d'autres mains que celles de son destinataire, il fût impossible de supposer que le neveu du banquier et le médecin d'Auteuil eussent des intérêts communs et des liens mystérieux.

Fabricio se bornait à recommander au docteur de bien veiller sur la mère et sur la fille.

L'écriture contrefaite, la signature indéchiffable pour tout autre que Rittner, prouvaient la défiance du jeune homme qui ne livrait rien au hasard.

Une seule phrase, soulignée deux fois, phrase convenu depuis la veille du départ, était effroyablement significative malgré son apparence inoffensive.

La voici:

OCCUPEZ-VOUS DU PLACEMENT DE FONDS DONT NOUS AVONS PARLÉ.

Pour Rittner, qui avait diété cette phrase énigmatique, il n'y avait pas deux manières d'interpréter les quelques mots que nous venons de reproduire.

La pensée de Fabricio devait se formuler de cette façon:

*Il faut qu'à mon retour je ne trouve vivante ni la mère ni la fille. Vous avez pour cela des moyens sûrs. Employez-les.*

—C'est-à-dire, murmura le docteur, qu'il a changé d'avis, et que je dois supprimer Edmée et Jeanne! D'où peut venir une modification si complète dans les idées de mon cher associé qui n'admettait point, avant son départ, cette solution radicale?... Il s'est passé sans doute là-bas, à New-York, quelque chose d'imprévu... Chercher à deviner le mot de l'énigme serait folie... Peste!... comme il y va maintenant, ce bon Fabricio!... Trancher d'un seul coup deux existences!... C'est possible et facile, mais en même temps fort dangereux... Je vois bien le péril... Je ne vois point la compensation. L'intérêt de Fabricio saute aux yeux!... Où est le mien?... Voilà ce qu'il faudrait savoir avant d'agir... Est-ce au moment où je veux fuir Paris pour échapper aux fâcheuses conséquences de l'affaire Baltus, qu'il est à propos de me mettre sur les bras une si grosse responsabilité?... Problème!! Et puis, sauf réflexion ultérieure, à quoi bon s'atteler trop vite à une besogne périlleuse, qui n'a besoin de personne pour être bientôt complète? La mère s'éteint rapidement, et la fille est bien malade... Il suffira, je crois, de les laisser mourir...

Le docteur, tout en monologuant de la sorte, avait allumé une bougie.

Il approcha de la flamme la lettre de Fabricio, en se disant:

—Règle générale, il ne faut jamais garder un chiffon de papier qui soit compromettant, ou qui puisse le devenir à un moment donné...

Et il réduisit le billet en cendres.

Rittner n'avait encore reçu la visite d'aucun acquéreur.

Il était décidé à lancer à Paris et en province de nouveaux prospectus annonçant la vente de sa maison de santé, et plus nombreux que les premiers adressés seulement à quelques médecins en vue.

Il se préparait à sortir pour se rendre chez son imprimeur quand on lui vint annoncer qu'un jeune homme, désireux s'entretenir avec lui, l'attendait au salon.

En même temps on lui remettait une carte.

Il y jeta les yeux.

"Le docteur Georges Vernier, de la Faculté de Paris", dit-il à voix basse.

Ce nom ne lui apprenait rien.

—Priez d'attendre un instant... fit-il, je descends...

Deux ou trois secondes plus tard, il franchissait le seuil du salon.

Georges, debout auprès d'une fenêtre et regardant le parc, se retourna pour saluer le directeur de l'établissement, et demanda:

—C'est à monsieur le docteur Rittner que j'ai le plaisir de parler?

—A lui-même, monsieur... et vous êtes mon confrère, le docteur Vernier ?...

—Oui monsieur...

—Quel motif me procure l'honneur de votre visite ?...

—Je vous suis adressé par l'un des plus glorieux maîtres de la carrière que nous suivons tous deux... le docteur V... dont j'ai été l'élève...

Rittner s'inclina.

Georges poursuivit :

—Mon ancien professeur m'a mis sous les yeux chez lui, tout à l'heure, un prospectus que vous lui avez envoyé il y a quelques jours, et dans lequel vous exprimez l'intention de céder votre établissement...

Frantz contint un mouvement de joie.

Un acheteur se présentait enfin et, à en juger par l'apparence de Georges et par le patronage du docteur V..., cet acheteur était sérieux.

—En effet, monsieur, répondit-il. Des affaires de famille réclament ma présence en Alsace... Je me vois forcé de quitter Paris, peut-être pour longtemps, et ne pouvant plus exercer une surveillance utile sur un établissement que j'ai créé au prix de grands sacrifices, que j'ai conduit au plus haut point de prospérité, et qui constitue la meilleure partie de ma fortune, je me vois, quoiqu'à regret, obligé de chercher un successeur.

—Eh bien, monsieur, répliqua Georges, vous trouverez peut-être en moi ce successeur, si la maison me convient après examen et si vos prétentions ne sont pas trop élevées... Je vous prie donc de m'autoriser à visiter l'établissement, sinon dans ses moindres détails, du moins de façon que je puisse me faire une idée exacte de son ensemble et de ses ressources.

—Mais comment donc ! s'écria Rittner, c'est simple et naturel ! Il est élémentaire que vous ne pouvez acheter une chose sans la bien connaître... J'aurai le plaisir de vous servir moi-même de cicerone, et je répondrai avec empressement à toutes les questions que vous jugerez à propos de m'adresser...

—Croyez, monsieur, que j'en serai reconnaissant...

Rittner fit deux pas vers la porte du salon.

Georges s'apprêtait à le suivre.

Le médecin des folles s'arrêta :

—Un mot encore cependant... dit-il en se retournant. Je dois avant tout signaler à votre attention une ligne du prospectus qui vous conduit ici... Les circonstances particulières dans lesquelles je me trouve m'obligent à traiter *expressément au comptant*... Il me serait impossible d'accorder terme et délai pour les paiements, même si l'on me faisait offre d'une caution bonne et valable...

—Soyez tranquille, monsieur, répondit Georges Vernier, si j'achète, vous serez payé en un chèque à vue sur un grand banquier de Paris...

## XVI

UN CONTRA DE VENTE QUE FABRICE N'AVAIT PAS PRÉVU.

Rittner ne pouvait souhaiter une réponse plus complètement satisfaisante que celle de Georges.

En conséquence, il joua sans retard son rôle de cicerone et promena le jeune médecin dans le bâtiment des folles, lui faisant visiter plusieurs des cellules du rez-de-chaussée, plusieurs des chambres du premier étage, les bains, la pharmacie, la buanderie, l'amphithéâtre, la lingerie, les cours, etc., etc...

Georges ne pouvait s'empêcher d'admirer l'ordre absolu qu'il voyait régner partout, l'organisation dont les moindres rouages fonctionnaient comme ceux d'une machine de précision, la beauté du site, l'ampleur de l'espace occupé par l'établissement et par ses dépendances.

Le parc lui semblait merveilleux.

Un seul détail provoqua son blâme.

Convaincu que lagiène des choses extérieures est un des principaux éléments d'hygiène dans le traitement des maladies mentales, il ne pouvait admettre pour les pensionnaires du docteur les cours froides et nues, sans arbres et sans pelouses, et il le dit d'une façon très nette.

—Pour ceci, répliqua Frantz Rittner, mon opinion est diamétralement opposée à la vôtre... J'avisage l'isolement comme un moyen curatif indispensable.

—Soit ! reprit Georges, je l'admettrai volontiers s'il s'agit d'isoler le malade des choses habituelles et familières ; du milieu dans lequel il a vécu, et qui par cela même peut rappeler à chaque instant la cause déterminante de l'ébranlement du cerveau ; mais je proteste contre l'isolement tel que vous le pratiquez ici et qui, selon moi, doit assombrir et effrayer vos pensionnaires...

—La réussite me prouve chaque jour que mon système est bon et qu'il peut défier toute critique... dit Rittner avec un peu de raideur. A chacun sa méthode... La supériorité se démontre non pas par des phrases, mais par des résultats...

—Vous avez raison, monsieur... fit le jeune homme en souriant. D'ailleurs, je ne suis point venu pour discuter, ni même pour parler médecine... Continuons, je vous prie, notre visite...

—A vos ordres, monsieur...

Frantz Rittner conduisit Georges au pavillon qu'il habitait et l'introduisit dans son appartement particulier dont nous savons que l'installation confortable ne laissait rien à désirer.

Georges s'approcha d'une fenêtre et, désignant le pavillon où se trouvait Edmée, demanda :

—Quel est la destination de ce chalet ?

—Il renferme au rez-de-chaussée le salon d'attente dans lequel je vous ai reçu tout à l'heure, et trois autres pièces. Au premier étage deux appartements complets, destinés à des pensionnaires riches et absolument *calmes*.

—Sont-ils occupés tous les deux en ce moment ?

—Non... l'un est inoccupé... Désirez-vous le voir ?

—C'est inutile aujourd'hui... Maintenant, causons chiffres... Pour combien faites-vous d'affaires ici par année ?

—Ma maison compte dix ans d'expérience, répondit le médecin des folles, les bénéfices, restreints d'abord, ont pris tous les ans de l'extension... Aujourd'hui, l'établissement atteint un très haut point de prospérité... J'ai réalisé l'année dernière cent soixante mille francs, et l'affluence des malades augmentant toujours, le chiffre de l'année courante sera supérieur encore...

—Vous parlez des recettes brutes ?

—Bien entendu...

—Et quels sont vos frais annuels ?

—De quatre-vingt-dix à cent mille francs.

—Vous auriez donc encaissé, l'année dernière, plus de soixante mille francs de bénéfices nets ?

—Soixante-cinq mille environ...

—Vos livres nous donneront exactement ces chiffres, je pense ?

—Oui... et vous savez que je ne parle pas du *casuel*...

Georges en entendant ce mot, regarda fixement Rittner.

Le médecin des folles comprit qu'il venait de faire une maladresse et que si son visiteur voulait, lui aussi, se procurer les bénéfices du *casuel*, il ne voulait pas, du moins, le laisser deviner...

Rittner se trompait.

Georges n'avait pas compris l'effroyable pensée du docteur et s'étonnait seulement du mot.

—Qu'appellez-vous le *casuel* ? demanda-t-il.

—Mais, répondit Frantz après une seconde d'hésitation, je désigne ainsi les visites que je suis appelé à faire au dehors, les consultations auxquelles je prends part, et que je ne compte point dans les recettes de ma maison...

—Très bien... je comprends.

Le docteur respira. Il venait de se tirer d'un mauvais pas avec son habileté ordinaire. L'explication improvisée était plausible.

—Et, reprit Georges, que vous rapportent ces consultations et ces visites ?

—De six à huit mille francs.

—Combien désirez-vous vendre l'établissement ?...

—Le plus que je pourrai.

—Naturellement, mais vous trouverez au moins naturel que je desiré le payer le meilleur marché possible.

—Vous avez bien vu, bien examiné, le matériel est très bon, les constructions en bon état, le jardin vaste et bien planté...

—Tout cela est parfait, et je ne vous ai point caché mon admiration, mais cette admiration ne m'entraînera pas plus loin que je ne veux et que je dois aller... Je me suis fixé un chiffre et je ne le dépasserai point... Encore une fois, monsieur, combien voulez-vous vendre ?

—Six cent mille francs...

Georges se leva et prit son chapeau.

—Je regrette, monsieur le docteur, de vous avoir inutilement dérangé... fit-il.

—Attendez donc ! s'écria Rittner. On peut causer, que diable !

George se rassit.

—Le chiffre de six cent mille francs vous paraît exagéré, je le vois, poursuivit le médecin des folles.

—Je ne dis rien de semblable, mais il est trop loin du mien...

—Discutons alors...

—A quoi bon ?

—Nous finirons peut-être par nous entendre...

—Avec des prétentions telles que les vôtres, cela me paraît invraisemblable...

—Enfin, qu'offrez-vous ?

—Trois cent mille francs.

Rittner fit un haut-le-corps.

—Trois cent mille francs ! répéta-t-il. A peine le prix des terrains !... Vous ne tenez compte ni des constructions, ni du mobilier, ni de la clientèle ! L'affaire est impossible...

—J'ajouterai cinquante mille francs...

—Ajoutez-en cent mille, et je cède...

—Non, monsieur... Je connais mes ressources... J'ai dit trois cent cinquante mille francs... Je n'irai pas plus loin... Voilà mon dernier mot...

Rittner parut se consulter, mais son parti était pris d'avance.

Nous savons déjà que, dans un état détaillé de sa fortune établie par lui en prévision d'un brusque départ, il avait évalué son établissement juste à la somme que Georges Vernier consentait à lui en donner.

Depuis cette époque son vif désir de quitter la France au plus vite avait point diminué, au contraire, car ses appréhensions, vagues d'abord, étaient devenues de véritables angoisses.

En conséquence il ne pouvait hésiter que pour la forme.

Comédien jusqu'au bout, il poussa un soupir.

—En vérité, monsieur, fit-il, vous abusez des circonstances qui m'empêchent de diriger plus longtemps cette maison ; je m'empresse d'ailleurs de reconnaître que c'est votre droit strict...

—Sommes-nous d'accord ? demanda Georges.

—Il le faut bien...

Alors, marché conclu à trois cent cinquante mille francs ?

—Oui, mais c'est un cadeau que je vous fais... un vrai cadeau...

Et un nouveau soupir de Rittner accompagna cette réponse affirmative.

—Quand pourrez-vous me mettre en possession ? reprit le jeune médecin.

—Aussitôt que la vente sera régularisée et que j'en aurai touché le prix...

—Après demain, alors ?

—Soit.

—Demain nous signerons les actes, et le paiement sera immédiat... J'amènerai mon notaire ici... vous n'aurez qu'à faire prévenir le vôtre...

—Pour quelle heure ?

—Pour midi, si cela vous convient.

—Va pour midi.

—Il est bien entendu que, si vous avez reçu de l'argent d'avance pour soins à donner à quelques-unes de vos pensionnaires, cet argent restera dans la caisse...

—C'est parfaitement entendu, j'établirai d'ici à demain le compte exact...

Maintenant, continua Georges, comme après tout vous ne me connaissez pas, et que vous pouvez craindre que je ne me dédise ou que je n'aie pris vis à vis de vous un engagement inconsidéré, veuillez m'accompagner à Paris, où je serai dans vos mains un acompte de dix à quinze mille francs.

—Inutile, monsieur, répondit Rittner avec politesse, je vois à merveille à qui j'ai affaire, et votre parole me suffit.

—Alors, à midi, monsieur ; n'oubliez pas de prévenir votre notaire...

—Soyez tranquille...

Georges quitta la maison de santé d'Auteuil sans se douter qu'il venait, pendant deux heures, de se trouver près d'Edméo et de Jeanne, il se fit conduire au chemin de Lyon et partit pour Melun par le premier train.

Il avait hâte de voir Paula Baltus et de la mettre au fait de l'heureux résultat de ses recherches.

Frantz Rittner, après le départ de son acquéreur, respira comme un homme soulagé d'un grand poids et se frotta joyeusement les mains.

—Enfin, murmura-t-il, je vais être libre ! Avant quatre jours j'aurai liquidé tout... je serai hors de France, et je pourrai dormir tranquille et jouir en paix d'une fortune acquise par un honorable labeur...

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

## LE DRAME DE L'ALBATROS

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 20 JUILLET

1757 LOTS LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

**ECURIE BALMORAL** M. ST-JEAN, Proprié Ire 113, rue St-Hubert.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Écurie de première ordre. Voitures élégantes, Chevaux de choix.